

La nuit des pommes de terre



Roman

π

Franck Dumont

Mardi 12 mars 2002, 11 h. 30, village de Toussays-Inillard, Haute-Marne, France.

L'André sortit du cimetière, et referma le portail d'un geste machinal. Le métal rouillé grinça sinistrement et finit en un "klang", séparant ainsi le monde des vivants du monde des morts. Le paysan venait de déposer une botte d'asperges sauvages sur la tombe d'Irène, sa femme regrettée. Irène adorait les asperges sauvages, plus que les fleurs ; "parce que les fleurs, ça ne se mange pas à la vinaigrette" qu'elle disait toujours...

- Salut l'André ! fit l'Ulysse, qui ramenait les vaches pour la première traite, fait lourd aujourd'hui... A tantôt chez Jeannine ?
- A tantôt... fit l'André, après s'être épongé le front avec son béret roulé en boule.

Dans la cour de la ferme, les canards faisaient un boucan d'enfer. Le temps était à l'orage, et les palmipèdes se préparaient à la douche avec un entrain digne des réclames télévisées. L'André entra dans la cuisine. Le frais lui fit du bien. Sur un coin du fourneau en fonte, une casserole en cuivre tenait au chaud une purée de pommes de terre. De temps à autre, le couvercle se soulevait légèrement, laissant échapper un mince filet de vapeur. L'André aurait juré y voir une lueur orange. Il attribua cette vision à la chaleur extérieure plutôt qu'à l'alcool. Il n'avait rien bu depuis l'aube, et il était presque midi. Il se servit un verre de vin rouge puis, l'avalait cul sec, comme le prescrivait l'ancestral remède de médecine naturelle. Il tira une assiette et une fourchette de la pile qui s'entassait dans l'évier, les rinça et les posa d'un geste las sur la table en chêne. Il se servit un nouveau gorgeon puis, souleva le couvercle de la casserole. Quelque chose clochait : la purée avait un aspect bizarre : elle semblait trop compacte. Les pommes de terres, glanées dans le grand champ de Monsieur le Comte, étaient pourtant les plus belles et les plus goûteuses des environs. André versa un peu de lait, et se mit à touiller énergiquement l'ensemble avec une cuillère en bois. Soudain, il écarquilla les yeux : le mélange, qui s'était mis à bouillonner avec une vigueur diabolique, avait pris une couleur vert fluorescent. Le malheureux recula instinctivement. Ses tempes cognaient à se rompre, de grosses gouttes de sueur se mirent à rouler en cascade sur son front. Soudain, la mixture gicla hors de la casserole en direction du visage de l'infortuné cuistot. L'André bascula en arrière, son crâne percuta

violemment le carrelage de la cuisine, puis un mince filet de sang se mit à couler au bord de ses lèvres. Quelques secondes après, son cœur s'arrêta de battre.

- II -

Mercredi 15 Avril 2002, 6 heures et deux minutes, prison militaire de Dasgefängnis-Desganoven (Est de l'Allemagne).

Jean fut réveillé en sursaut, par un concert de claquements de serrures. Il se frotta énergiquement les yeux, et s'assit sur le bord de la planche lui servant de couchette. Deux hommes pénétrèrent dans la cellule, et se plantèrent devant son occupant. Il y avait là un civil vêtu d'un imper mastic, les yeux cachés par des lunettes noires, et un sergent de la police militaire bâti comme un rugbyman.

- Garde-à-vous ! hurla le sous-officier.

Jean s'exécuta en tremblant comme une feuille au vent d'automne.

- Suivez-nous..., fit laconiquement le "civil"...

- Mêêêh..., protesta le taulard.

- On t'a demandé de nous suivre ! aboya le sergent.

- J'ai rien fait ! hurla Jean en enfilant la veste sur laquelle était cousu son matricule ; c'était pas de ma faute ! J'veux pas qu'on me fusille !

- Ferme-là ! fit le sergent en l'empoignant par le bras. Tu ferais mieux de remercier ce monsieur, fit-il en désignant l'imper mastic ; il va peut-être pouvoir arranger tes bidons... Allons-y maintenant !
Le trio se mit à déambuler dans un dédale de couloirs éclairés par quelques ampoules faiblardes.

- Entrez-là... lâcha "lunettes noires" tandis que son alter ego poussait une lourde porte en fer.

Suivi de son ange gardien, Jean avança. Le sergent se mit en faction devant la porte qui se referma en couinant, tel le pourceau qu'on égorge. La pièce dans laquelle se trouvaient maintenant les deux hommes était sombre comme l'intérieur d'un tombeau ; seul un bruit de goutte-à-goutte résonnait régulièrement au rythme du glas des défunctés. La gorge de Jean se serra.

- Asseyez-vous ! résonna une voix "Darthvadoresque".

Jean prit place sur un fauteuil en cuir aux ressorts geignards. Devant sa bouche était disposé un microphone qui, vu son état, avait dû faire la grande guerre.

- Soyez attentif, reprit la voix

Tout à coup, deux rideaux noirs coulissèrent de part et d'autre de l'estrade située au fond de la salle, laissant apparaître un écran de cinéma. Le grand rectangle blanc s'alluma, le visage d'un militaire aux tempes grisonnantes y apparut. Celui-ci s'annonça :

- Je me présente : général Akim Blaiquezembla ; je suis le responsable du service des affaires non résolues au sein du département des services secrets de l'OTAN...

- Mince de mince..., murmura Jean visiblement impressionné.

L'officier supérieur poursuivit :

- Nous vous avons tiré du cachot humide où vous croupissiez pour vous proposer une mission. Si vous le désirez, nous sommes prêts à passer l'éponge sur vos incartades passées...

Surpris, Jean approcha timidement sa bouche du micro.

- Et ; qu'est-ce que j'aurais à faire ?

- Vous devrez assister, si vous l'acceptez, un de nos agents de la section scientifique de nos services, qui arrivera sur le territoire français pas plus tard que demain matin...

- Et pourquoi m'avez-vous choisi, moi ?

- Nous cherchions dans nos fichiers une personne native du village de Toussays-Inillard, en France. C'est là que notre agent doit mener ses investigations ; vous lui serez d'un précieux

secours pour rentrer discrètement en contact avec les autochtones. De plus, et d'après le rapport que j'ai lu sur vous, vous avez toutes les qualités indispensables pour ne pas attirer l'attention...

Jean s'inquiéta :

- Et si j'veux pas de la mission ?

L'officier fronça les sourcils et reprit :

- Soldat Naymard, vous êtes décidément quelqu'un de très simple ; je vais donc vous expliquer les choses simplement. Vous avez parfaitement le droit de refuser cette mission, toutefois je voudrais attirer votre attention sur le fait que nous avons eu beaucoup de mal à vous trouver. Pour résumer, nous avons ab-so-lu-ment besoin de vous...

Un sourire béat se dessina sur le visage de Jean. Le général chaussa ses lunettes, croisa ses doigts, et prit un ton ferme et solennel :

- Sans vouloir vous forcer la main, il est de mon devoir de vous informer, qu'en cas de refus, je serai contraint de vous livrer, bien à contrecœur croyez-moi, au peloton d'exécution qui vous attend impatiemment dans la cour de la prison. Dans cinq minutes tout peut être réglé, ne vous en faites pas, vous n'aurez pas le temps de souffrir ...

- D'accord pour la mission ! éructa Jean en bondissant de sa chaise comme un diable hors de sa boîte, renversant au passage le micro qui s'écrasa au sol en produisant un larsen épouvantable ainsi qu'une spectaculaire gerbe d'étincelles.

- Bravo, s'exclama le général en battant frénétiquement des mains, voilà un brave petit gars bien de chez nous, je n'en attendais pas moins de vous ! Le lieutenant Sunglass va vous donner toutes les instructions pour la suite des opérations...

L'officier supérieur desserra sa cravate d'un geste las...

- Je vous souhaite bonne chance... lâcha-t-il avant de pousser un soupir qui en disait long.

L'écran s'éteignit, les rideaux se refermèrent, et la lumière revint. Jean faillit applaudir, comme après un bon western. Il se retint en voyant le lieutenant Sunglass (le mystérieux quidam qui était venu le chercher dans sa cellule) s'approcher de lui. Celui-ci lui tendit une poignée de clichés.

- Votre contact devra vous identifier facilement, alors voici quelques photos de déguisement ; à vous de choisir.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les images en couleur, Jean eut un flash :

- Pas la peine, dans deux jours c'est l'ouverture de la truite ! Je suis un as de la pêche ; fournissez-moi un équipement avec des cannes à lancer, et tout et tout, et vous verrez, en plus de passer inaperçu, je ramènerai du poisson à votre espion !

- Je m'occupe de tout, fit le lieutenant Sunclas qui avait hâte d'en finir.

On vous apportera ce que vous avez demandé dans une heure avec vos papiers, un billet de train et de l'argent liquide. Il faudra que vous vous trouviez sur le lieu des opérations dans quarante huit heures, si par malheur vous vous faisiez prendre, le département niera avoir connaissance de vos agissements...

Le lieutenant ouvrit la porte. Jean effectua un garde-à-vous impeccable.

- Au poil ! exulta-t-il avant de regagner sa cellule d'un pas guilleret, accompagné par le sergent, qui était resté en faction durant l'entretien. Le sous-officier attrapa son "protégé" par l'épaule. Jean sursauta.

- Avant que tu partes, j'aimerais te poser une question. Qu'est-ce que t'as fait pour qu'on te coffre ici ?

Jean fit la moue, puis se lança :

- Bah, c'était pas de ma faute ! L'année dernière, au défilé du quatorze juillet, j'étais dans un char AMX avec des collègues, et, sans faire exprès, j'ai fait une fausse manœuvre : un obus est parti dans la tribune des officiels. Heureusement, il n'y a pas eu de victimes, mais on m'a quand même accusé de tentative d'assassinat sur des hauts dignitaires et tout le tremblement, je risquais même d'être passé par les armes si tout ça n'était pas tombé le jour de l'amnistie présidentielle !

Le sergent fit des yeux ronds comme des billes de loto. Jean reprit son récit :

- Rassurez-vous, il y a eu plus de peur que de mal, mais au total, vu qu'en plus j'avais un peu bu ce jour là, on m'a fourré dans cette forteresse jusqu'à la Saint-Glinglin. Heureusement, grâce à la combine du gars aux lunettes noires de tout à l'heure, je vais pouvoir bientôt revoir mon patelin... Je peux regagner ma carré maintenant ?

- Vas-y, souffla le sous-officier avant de laisser retomber lourdement ses bras le long de son corps.

Jean rentra dans sa cellule. Il entendit résonner dans le couloir un long, très long soupir. C'était le sergent qui, après avoir repris ses esprits, tourna les talons pour aller regrouper les affaires personnelles du bidasse.

-III-

Jeudi 16 avril 2002, 16 heures, Gare de Bar-sur-Aube, France.

Le train, en provenance des garnisons stationnées à l'est, s'arrêta dans un crissement suraigu. Dans l'un des wagons défraîchis, réservés à leur usage exclusif, une poignée de quillards profitaient de leurs premières heures de retour à la vie civile pour ronfler comme des bienheureux.

- On est arrivé mon gars ! retentit une voix semblant surgir d'outre tombe...

Jean se réveilla en sursaut. Quelqu'un ouvrit les rideaux. Aveuglés par la lumière blanche et crue, les bidasses se mirent à râler comme une meute de loup dans un restaurant végétarien.

- Allez, magne-toi ! insista la voix, à l'accent haut-marnais...

Le quidam hurleur s'était mis à secouer Jean comme un prunier ; celui-ci se frotta les yeux. Les évènements de la veille lui revinrent en mémoire, en vrac : sa sortie de prison, sa mission et, en apothéose, la succession de gorgeons qui'avaient mis son estomac à l'envers et sa tête en flammes. Les haut-parleurs des quais se mirent à cracher leur prose : « Attention, attention, le train en direction de la gare de l'Est repart dans deux minutes... »

- Bientôt, hoqueta Jean, les trains ne s'arrêteront même plus dans les gares ; il faudra sauter en marche...

En un éclair, le gars Etienne (Jean venait de se souvenir du nom de son compagnon de beuverie) ramassa le fatras de cannes à pêches, de valises et de paquets en tous genres que constituait leur bagage puis, empoigna son pote par le bras, et le jeta hors du train. Après avoir tangué comme un pantin désarticulé, le bidasse parvint miraculeusement à retrouver son équilibre. Il était temps : le train redémarrait déjà. D'autres avaient essayé de sauter en marche, ils avaient eu des problèmes, enfin c'est eux qui avaient vu... Jean serra chaleureusement la main du sieur Etienne et s'esclaffa :

- Merci mon gars : sans toi je loupais mon rendez-vous !

- Bah ! fit l'autre, entre gars du pays faut bien se donner un coup de main. Et puis entre nous, cette nuit, tu nous à tellement fait rire avec ton histoire de mission secrète. Impayable, on était tous pliés en deux ; mieux qu'un sketch du Fernand Raynaud ! J'en ai encore mal au ventre !

"Mince de mince", pensa Jean, pour le coup le secret défense était plutôt éventé. Il allait falloir qu'il rationne sa consommation de jus de houblon, ça finirait par lui jouer des tours. Le gars Etienne lui assena une tape virile dans le dos.

- Allez viens boire un p'tit coup à la maison, je ne sais pas s'il y aura du pain et du saucisson, mais en tout cas je suis sur qu'on y trouvera de quoi sauver deux braves soldats de la déshydratation !

Jean faillit accepter, quand il eut une vision : un peloton d'exécution se préparant avec impatience à transformer sa peau délicate en une vulgaire passoire. Il bredouilla quelques mots d'excuse :

- Je... je te remercie, mais on doit m'attendre et...

Etienne éclata d'un rire tonitruant :

- Ah oui, ta fameuse mission !

Jean faillit s'étouffer. Il porta son poing sur ses lèvres pour tenter de réprimer tant bien que mal une quinte de toux puis, jeta un regard inquiet sur les alentours. Etienne se marra de plus belle. Quand il eut réussi à contrôler son fou rire, il griffonna quelques mots sur un papier avant de le glisser dans le panier à pêche de son compère.

- Je t'ai écrit mon adresse, si un jour tu repasse par ici, viens manger à la maison, histoire de se bidonner un bon coup...

Les deux quidams échangèrent une vigoureuse poignée de main. Etienne s'éloigna, avec au coin des lèvres, le sourire béat des justes. A peine Jean fut-il sorti de la gare, qu'un taxi s'arrêta pile devant lui. La vitre du côté conducteur descendit lentement, découvrant peu à peu les traits d'un type à la mine patibulaire.

- Monsieur Aymard je présume ? fit l'homme d'une voix ferme tout en tapotant nerveusement le volant de sa main droite gantée de noir.

- Service... fit Jean tout en remontant sa casquette d'un index désinvolte.

- Mettez votre barda dans le coffre et venez, quelqu'un veut vous causer.

Jean entassa son matériel dans le coffre et monta à l'arrière. Une fois installé, le bidasse eut une agréable surprise : à côté de lui, vêtue d'un simple tee-shirt et d'un blue-jean, se tenait une jeune femme. Celle-ci avait l'allure légère d'une libellule ; ses cheveux coupés courts, blonds comme les blés du mois d'août, encadraient ses yeux d'un bleu aussi profond que celui du drapeau de la patrie !
On aurait dit un ange !

La jeune femme lui tendit la main, puis se présenta d'une voix teintée d'un léger accent :

- Capitaine Mully Sculder...

"Mince de capitaine", pensa Jean en serrant délicatement les doigts fins de l'apparition divine. Le troufion se présenta à son tour :

- Soldat de deuxième classe Jean Aymard, 41eme R.C ...

L'officier souria en considérant le "déguisement" de sa recrue de choc.

- En route Max ! lança-t-elle au chauffeur d'un ton martial.

Le taxi démarra. Jean se souffla sur les doigts ; il ressentait la désagréable sensation d'avoir eut la main broyée par une presse hydraulique, suite au serrage de pince avec "l'ange"...

- Maintenant vous êtes sous mes ordres, je vais vous expliquer notre job, fit le capitaine, tout en faisant jouer les serrures de la mallette de cuir qu'elle venait de poser sur ses genoux. Je dois d'abord vous prévenir que, si vous parlez de cette affaire à qui que soit, je serais dans l'obligé de vous abattre immédiatement, personne ne doit savoir ce que nous venons faire dans votre village...

Le cœur de Jean s'arrêta de battre un instant, l'auréole de l'ange venait de se fêler. Le capitaine Sculder lui tendit une photo.

- Regardez ça, et dites-moi ce quoi vous en pensez...

Jean détailla le cliché et ouvrit des yeux ronds comme des billes de loto.

- Mince de mince, mais c'est l'André, on dirait qu'on lui à fourré de la purée de pomme de terre par tous les trous de la tête !

- Exactly, et ce n'est pas le première mort suspecte survenue dans le votre village, tenez...

Mully lui tendit un autre cliché.

- C'est Pierrot, s'exclama Jean en sautant comme un diable de la boîte, le garçon de ferme de M'sieur le Comte !

- C'était ... Observez bien les détails.,,

Le pauvre Pierrot gisait, nuque contre terre, bras et jambes écartés... Sa langue pendait hors de sa bouche, comme une serpillière dans un seau d'eau sale.

L'officier pointa un index gracile sur un détail de la photo.

- Lookez ça, autour de son cou, on dirait qu'il à été immobilisé puis étouffé par ces végétaux, là...
- Mince de mince, étranglé par des tiges de patates, parole de paysan j'ai jamais vu un truc pareil !
- Etranglé par quoi ? !
- Des patates, des pommes de terre quoi....
- Vous êtes sûr que ça serait des pommes de terre ?

- Certain, je peux même vous dire, rien qu'à leurs têtes, que c'est une variété qu'on ne trouve que dans les champs de Monsieur Le Comte : des "Bintjes Belles de Juillet" que ça s'appelle, les meilleurs de la région, tous les habitants du village viennent les glaner, à la tombée de la nuit !

Le capitaine exulta : à peine commencée, son enquête venait de faire un sacré bond en avant.

- Formidable, je crois qu'on va faire du bon job ensemble !

Jean regarda une nouvelle fois la photo.

- Pauvre Pierrot, étranglé par des patates, moi je l'aurais plutôt vu ratatiné par la cirrhose...

Mully fouilla dans sa mallette, elle en sortit une épaisse liasse de feuilles, noircies par petite écriture serrée. Elle questionna son interlocuteur :

- Vous savez ce qu'est un O.G.M. ?

- Ma foi non, fit le bidasse, en se grattant la tête.

- C'est un organisme génétiquement modifié. Avec le génie génétique on peut aujourd'hui intervenir directement sur la molécule d'A.D.N. : l'acide désoxyribonucléique.

- Désoxy...quoi.. ? fit Jean en ouvrant la bouche à la façon d'une carpe...

Le capitaine prit un ton professoral :

- L'A.D.N. est le support de l'information héréditaire pour l'ensemble des êtres vivants...

Jean s'enflamma, comme un écolier qui avait trouvé la bonne réponse :

- C'est la petite graine que l'homme transmet à la femme, et c'est ce mélange des deux qui donne les cheveux roux ou les yeux bleus ?

- Exactement ! acquiesça Mully. La capacité de modifier et transférer du matériel génétique d'une espèce à une autre permet de produire des organismes vivants avec une combinaison de caractères nouveaux qui n'auraient pas pu naturellement exister...

- J'ai compris, les hommes veulent s'amuser à tripatouiller la nature. C'est un peu comme s'ils voulaient remplacer Dieu, c'est ça ?

- Bingo, t'as tout compris ! s'exclama le capitaine.

- Mais quel rapport avec moi ? Pourquoi est ce que vous m'avez fait venir auprès de vous ?

Mully brandit une chemise, épaisse comme un volume de l'Encyclopédie Universalis, où était inscrit le nom du village où le bidasse avait vu le jour.

- Il semble que les évènements récents qui se sont déroulés à Toussays-Inillard ne soient pas sans rapport avec les O.G.M. Le transgénique s'applique aussi bien aux virus, aux bactéries, aux animaux et...aux plantes...

Le visage de Jean s'éclaira.

- Comme les patates ?

- Exact..., mais la présence de plusieurs champs de culture transgénique dans un périmètre réduit n'explique pas tout. Il semble que votre village et ses environs soient devenus une sorte de gigantesque laboratoire où se produisent des phénomènes encore inexpliqués... Voilà pourquoi on m'a envoyé faire une enquête la plus discrète possible pour ne pas semer le panique dans la population...

Jean souffla, comme un bœuf de labour arrivé au bout son sillon.

- Discrète, discrète, avec tous ces morts, les gens du coin vont commencer à s'inquiéter, vous ne croyez pas ?

- Ne vous en faites pas, dans votre village personne ne connaît le raison de ces disparitions accidentelles grâce à la collaboration secrète du maire. C'est lui qui à prévenu les autorités...

- Ça ne m'étonne pas, le Maire, c'est Monsieur le Comte ; et tous les champs sont à lui. Tout est à lui d'ailleurs : bâtiments, bestiaux, et même certaines âmes ! Croyez-moi, je connais les histoires du patelin par cœur...

- C'est pour ça que vous êtes ici, fit le capitaine. Le fait que vous puissiez vous fondre dans le population m'aidera à enquêter, je vous donnerai des pistes et vous, vous poserez des questions sans éveiller le moindre soupçon... Tenez, en attendant que nous arrivions, parlez-moi un peu de votre "patelin", comme vous dites.

Le visage de Jean s'éclaira d'une légitime fierté.

- Au poil, exulta-t-il ; c'est facile, mon bled c'est le plus extra !

Max et Mully éclatèrent d'un rire joyeux. Jean se lança alors dans une tirade empreinte d'un lyrisme échevelé.

- Cet endroit se nomme Toussays-Inillard, il se trouve au centre d'une vallée entourée de bois remplis de biches, de sangliers, de champignons et tout un tas d'autres bestioles sauvages...

Mully sembla un peu interloquée par le style narratif de son obligé. Se souvenant de ses études de français classique à l'université, elle était persuadée que tous les habitants de ce pays s'exprimaient à la manière de Molière ou de Racine. Après tout, pensa-t-elle, peut-être que cet énergumène constituait une sorte de contre-exemple.

- Au milieu du village, continuait Jean en état d'exaltation, il y a une rivière qui passe, pleine de coins à truite ! Pour ça, comptez sur moi, j'ai amené ce qu'il faut...

Jean tapota affectueusement sa canne à lancer, puis reprit sa savante description :

- Il a aussi le château de Monsieur le Comte ; le pont de pierre, qu'en a vu passer de l'eau depuis des siècles, et aussi des maisons costaudes comme tout, des tas de bois pour mettre dans les cheminées l'hiver, une église, et, au cœur du village, là où tout le monde se retrouve midi et soir pour l'apéro, le café-restaurant-épicerie-librairie-tabac de la mère Niflard. Je sais pas comment c'est le paradis, mais si ça existe, ça doit ressembler un peu à ça...

Jean abaissa la visière de sa casquette et souffla à l'oreille de Max :

- Prenez par la route de Chambrac, à cet heure ci on a toutes les chances de voir des biches sur le plateau.

Le capitaine intervint sèchement :

- Nous ne sommes pas ici en vacances, vous êtes sous mes ordres jusqu'à la fin de la mission, j'espère que je n'aurai pas à vous le rappeler !...

Jean se cala au fond de son siège en essayant de se faire le plus petit possible.

- Avant que nous arrivions à le village, reprit l'officier, il faut que je vous précise certaines choses. A partir de maintenant nous allons devoir nous tutoyer...

Jean s'étonna.

- Tu me présenteras comme ta girl-friend, on expliquera que je suis venu en France pour faire des études d'histoire de l'art et que nous nous sommes connus tandis que je visitais le Louvres...
Deuxième point : en principe je parle parfaitement le français, mais il m'arrive, de temps à autres, de faire des fautes, sous le coup de la colère ou de l'émotion, alors n'hésite pas à me correctionner... Tu as tout compris ?

Jean acquiesça d'un geste du menton. Pour sûr qu'il avait compris, faire passer cette pin-up blonde pour sa promise, ça serait un plaisir, tous les gars du village en crèveraient de jalousie ! Par contre, pour ce qui était de corriger les fautes, ça n'était pas gagné d'avance, lui qui avait quitté les bancs de la communale à l'avant-veille de ses douze ans... Le fiancé de fraîche date jeta un œil sur paysage, dont il avait si souvent rêvé dans sa cellule. Rien n'avait changé depuis son départ, à part peut-être ces grands tapis de fleurs jaunes : le colza de la variété "Auri Sacra Fames", cultures subventionnées par Bruxelles. De chaque côté de la route, juste avant les premières fermes, les ablais, rassemblés en bottes serrées, reflétaient le soleil comme des miroirs d'or. Le taxi dépassa bientôt un panneau constellé d'impacts de plombs : tradition cynégétique remontant à l'invention du fusil de chasse qui voulait que, tout chasseur bredouille se venge sur le mobilier urbain. Malgré tout, les lettres étant rangées dans le bon ordre, on arrivait à déchiffrer le nom du village : "Toussay-Inillard". Le clocher de l'église, qui était habité par de vieilles familles de corbeaux sourds, fit sonner les douze coups de midi résonnant comme des "hosannas" aux oreilles de l'enfant du pays. A cet instant de la journée, les rues du petit bourg étaient vides, c'était l'instant mille fois sacré dit de "l'apéro". Tout était calme et paisible, on pouvait presque entendre les glaçons tinter dans les verres de perniflard.

- Ce doit être là, fit Mully en rompant le chaud silence.

L'officier désigna une bâtisse située au bord de la rivière, juste avant le pont de pierre. Jean reconnu l'ancienne ferme des Aimsis. Le taxi ralentit, comme pour se fondre dans la quiétude des lieux, puis s'arrêta.

- Tiens, ordonna Mully va ouvrir la porte ; après tout, ici tu es chez toi... Pendant ce temps, avec Max, on va sortir les malles de le coffre...

- "Du" coffre on dit "du" coffre ! corrigea Jean.

Celui-ci plaqua immédiatement ses mains sur sa bouche. Mully s'inquiéta.

- Qu'est ce qu'il y a, t'as vu un fantôme ?

- Non, mais j'ai le palpitant qui joue au yoyo ; c'est la première fois de ma vie que je joue au prof de français. Ça, ça fait quelque chose... Parole...

Jean fit tourner la clé dans la serrure de la porte mastoc. Au moment où il entra, les odeurs mêlées de renfermé, de cendres froides et d'encaustique envahirent ses narines. Ce parfum enivrant aux

saveurs d'enfance lui fit tourner la tête, pendant un court instant ses jambes refusèrent de lui obéir. Le troufion reprit lentement ses esprits puis, quand son rythme cardiaque redevint plus normal, il se mit à gravir les escaliers quatre à quatre. Essoufflé, il ouvrit en grand la fenêtre de la salle de bains, juste à temps pour voir le taxi repartir vers d'improbables et mystérieuses contrées : un jour à Troyes, l'autre à Melun... Qui savait vraiment ? La rivière, modèle de fluidité, brillait mieux que dans une réclame pour de l'eau minérale. Une truite exécuta un double saut carpé (très rare de la part d'un cyprinidé) comme pour narguer le redoutable maître du lancer léger s'incarnant en son humble personne...

Toussays-Inillard, Jeudi 16 avril, environ 17 heures

Une stridulation arythmique tira Jean de sa rêverie contemplative. Sûr d'avoir déjà entendu ce son dans le passé, il plongea au fin fond des marais de la ressouvenance. Le bruit se rapprochait. Au loin, une frêle silhouette surmontée d'un béret longeait la rivière en poussant une sorte de petit tombereau à une roue muni de deux brancards. Tout à coup, Jean se souvint : le bruit en question, c'était la brouette du père Timber ! La silhouette se rapprochait ; Jean distingua bientôt les traits secs et nerveux du visage du personnage. Le père Timber, tout comme ses ancêtres, avait la peau brûlée en été et, les mains gercées en hiver. Quatre vingt printemps aux fraises, levé à l'aube, couché à l'aurore, coupant du bois pour chauffer la baraque, trayant ses trois vaches deux fois par jour, cultivant son lopin de terre, piégeant les lièvres au collet, braconnant les truites, qu'a jamais vu un docteur, qu'à jamais mis les pieds dans un supermarché ; qu'à toujours mis un point d'honneur à jamais boire un verre d'eau sans le colorer d'une solide rasade de perniflard. Ce digne vieillard constituait plus qu'un exemple, c'était un modèle, une référence...

- Alors le Timber, s'esclaffa Jean, c'est l'heure de l'apéro, on va se rincer la dalle chez la Jeannine ?

Le paysan releva la tête ; il rajusta ses binocles rafistolés au sparadrap. Quand il eut identifié celui qui l'avait tiré de ses songes agricoles, son visage se barra d'un large sourire.

- Tiens, te v'là d' retour, t'es en perm' où c'est la quille ?

- Permission longue durée, j'en ai profité pour revenir voir le pays avec ma fiancée...

Les yeux du Timber s'allumèrent.

- Une fiancée ! s'exclama-t-il, bon sang, faudra venir nous la présenter !

Jean barra sa bouche de son index.

- Doucement, elle est timide...

- Tu viendras nous raconter tout ça chez Jeannine, devant un canon...

Le Timber reprit sa route, accompagné du doux bruit de sa mythique "bérquette".

Jean rejoignit le rez de chaussée. Une surprise de taille le cueillit : le capitaine Mully avait vidé ses malles de leur contenu. Elle avait installé une sorte de mini laboratoire dans la cuisine : éprouvettes, ordinateur portable, compteurs à cadrans et tout un tas de bidules clignotants en rythme !

- Mince de mince, lâcha le bidasse, qu'est-ce que tu vas faire de tout ce bric à brac ?

Le capitaine souria d'une manière Mona-Lisaesque...

- J'ai une formation scientifique, fit-elle, tout en faisant jouer les molettes de son microscope.

Aujourd'hui quatre-vingt pour cent des enquêtes trouvent une solution avec la science...

L'estomac de Jean se mit à gargouiller comme une bouilloire oubliée au coin du feu.

- C'est pas tout ça, mais il serait peut-être temps de songer à casser une petite graine, j'ai rien avalé depuis hier, moi...

- Regarde dans le placard, fit Mully tout en continuant ses réglages, Max s'est occupé de l'approvisionnement...

- Approvisionnement, rectifia Jean en salivant.

Découvrant le stock de rations militaires et de boîte de conserves, il se mit à faire son Jean-Pierre Koff :

- Mince de mince, ça fait six mois que je suis au régime taulard, je ne vais tout de même pas me mettre à jouer de l'ouvre-boîte alors qu'on est à la campagne !

Mully, absorbée par sa tâche, ne moufta pas. Jean s'enflamma :

- Je sais ce que je vais faire ! Je vais aller acheter des œufs et je vais nous faire une omelette à nous faire péter la panse !

- Permission accordée, finit le capitaine sans décoller son œil droit du binoculaire.

Jean s'empara d'un panier en osier et sortit. A peine eurent-ils passé le pont, que ses pieds prirent la droite ligne vers le café-restaurant-épicerie-tabac-journaux-articles, de pêche connu dans les environs sous le nom de "chez Jeannine et Marcel" (le nom était facile à retenir car justement la patronne s'appelait Jeannine et le patron Marcel). En poussant la porte de l'établissement, un joyeux tintinnablement (rappelant un peu celui que produisait l'équipage du traîneau du père Noël) caressa les oreilles du bidasse. Une forte odeur d'anis, mêlée à de délicieux effluves de bœuf bourguignon le ramenèrent dix ans en arrière. Ici rien n'avait changé. Solidement installés au comptoir il y avait là l'Eugène (connu pour être le seul à avoir réintroduit la vache de race Salers dans le village en lieu et place de la productive mais fragile Holstein), l'Henri, employé de la ferme du château et bien sur le père Timber, paysan multicarte à la retraite.

- Tiens, fit l'Henri, ça faisait une paye qu'on t'avait pas vu dans les parages !
- Non, corrigea Eugène (qu'on avait surnommé le Bigard de la Haute-Marne à cause de la subtilité de son humour) ça fait pas une paye, ça fait une solde !

L'Henri ouvrit la bouche, il semblait gober l'air à la façon d'une carpe gobant les mouches..
Eugène expliqua :

- Bah ! oui, il est bidasse, alors faut dire : ça fait une solde qu'on t'à pas vu !

Les deux compères éclatèrent d'un rire gras.

- T'as vu, intervint le père Timber, t'as rien manqué depuis que t'es parti, ces deux là sont toujours aussi fêlés de la calebasse !

Jeannine, la patronne, entra dans la salle tout en s'essuyant les mains dans son tablier. Dès qu'elle aperçut le bidasse, elle se précipita vers lui en ouvrant les bras.

- Ça fait plaisir de te voir, alors, il paraît que t'es fiancé ? lâcha t'elle avant d'embrasser le revenant.
- Mince de mince, ça n'a pas changé ici, je vois que les nouvelles vont vite...

Jeannine souria.

- Tu sais, dit-elle les larmes aux yeux, je suis tellement contente pour toi de te voir bientôt casé, tu sais bien que je t'ai toujours un peu considéré comme mon gamin...

Jean songeait souvent à ce qu'il serait devenu, si la brave femme et son mari ne l'avaient pris sous leur protection, aux moments les plus difficiles de son existence.

Henri releva sa casquette et lança :

- Malgré ton changement de vie, t'as quand même bien le temps de boire un canon ? !
- Pour sûr, qu'il a le temps, renchérit l'Eugène sourire en coin, c'est pas tout les jours le retour de l'enfant prodigue...

Jean ôta sa veste.

- En théorie, fit-il, je suis venu chercher du pain et des œufs, mais c'est pas pour ça qu'il faut que je me laisse mourir de soif.

Jeannine remplissait déjà le verre de Jean d'une dose de la fameuse liqueur anisée à la teinte jaunâtre. Elle remit la tournée aux joyeux lurons et s'empara du panier en osier de son protégé.

- Donne-moi ça, je vais te faire le plein.

Jean procéda au louchissement de son pastaga en versant lentement l'eau fraîche. Quand il eut fini l'opération, il engloutit son verre d'un trait.

- Bon sang, ça faisait longtemps que j'avais pas avalé un truc aussi bon ! Tiens Jeannine, remets-nous ça...

La patronne remplit les verres avant de disparaître dans l'arrière salle.

- Alors les gars, lança le bidasse après s'être essuyé la bouche d'un revers de manche, quoi de neuf dans le pays ?

Henri ralluma sa "Gitanes maïs", tira une taffe et se lança dans un exercice digne du plus grand journaliste (celui qui avait le nom d'une boisson anisée) du journal télévisé de treize heures :

- Tu sais, nous les paysans, nous sommes un peu comme des dinosaures, bientôt on existera plus. Les cours du lait s'effondrent, le colza c'est plus ça, quant à ceux qui élèvent encore du porc où du mouton, ils vont bientôt devoir donner de l'argent à ceux qui prennent leurs bêtes...

- T'as qu'à t'inscrire à la Star Académy, vu que tu chantes aussi bien que ton âne, t'as une chance de décrocher le gros lot ! fit une voix semblant venir d'outre tombe.

Les regards des membres de la petite assemblée convergèrent vers celui qui avait lancé la sentence. Le perturbateur, attablé au fond de la salle, était penché sur son Picon bière, ses traits cachés par la visière d'une casquette d'un bleu tendance "lavé-délavé", d'un style involontairement lagerfeldien. L'Henri, qui avait rapidement identifié l'homme d'après sa silhouette, s'énerma :

- Tais-toi l'ivrogne, on te demande pas ton avis !

Le buveur solitaire releva lentement la tête. Malgré la barbe qui mangeait son visage, Jean reconnut soudain le père Picard. Celui-ci avala son verre et se leva d'un bond.

- Vous n'êtes plus des paysans, hurla-t-il, vous êtes devenus des mendiants de la subvention !

Surpris par la violence de l'attaque l'Henri faillit avaler son clope, l'Eugène se mit à tousser comme un damné. Le père Timber, quant à lui, s'était mis à se marrer comme une baleine.

L'Eugène passa à l'offensive :

- Tu sais bien qu'on ne peut pas faire autrement, on doit investir pour se moderniser, les prix de vente n'arrêtent pas de baisser, les centrales d'achat qui distribuent les grandes surfaces nous

saignent à blanc ! Et c'est pas pour en faire profiter les consommateurs comme ils disent dans leurs réclames, c'est pour faire encore plus de bénéfices !

- On est comme dans une pièce où le plancher monterait pendant que le plafond descendrait, renchérit l'Henri, on va bientôt se retrouver écrabouillé comme une noix dans un pressoir à huile !

Le père Picard, la face rouge de colère, tapa du poing sur la table et haussa le ton d'un cran :

- Foutaises ! La vérité c'est que vous vous êtes fait avoir jusqu'au trognon par les banques, elles vous ont poussé à surproduire pour rembourser vos crédits ! Vous avez rendu folles vos bêtes en leur donnant à manger des bouillies de farine à la viande, c'est pas la vache qui est folle dans l'affaire de l'E.S.B., c'est vous et vos complices de l'industrie agroalimentaire ! Vous avez empoisonné la terre en déversant dessus des tombereaux de chimie, quand il pleut, ça descend jusqu'à la rivière, les poissons se retrouvent le ventre en l'air ! Mais la rivière vous vous en foutez, vous ne prenez même plus le temps de la regarder couler !

- Ferme là, où je te démolis ta face de déterré ! hurla l'Henri.

Le père Picard ne se laissa pas impressionner :

- La terre c'est comme notre mère, c'est elle qui nous nourrit, elle qui a nourrit nos ancêtres, vous êtes en train de la tuer ! Vous êtes des assassins !

- C'est toi qu'on va tuer ! cria l'Henri en retroussant ses manches.

Eugène attrapa son compère par le bras et tenta de le calmer :

- Laisse tomber, tu vois bien qu'il est saouïl comme un chasseur après le casse-croûte du dimanche midi.

Le père Picard posa un billet de cinq euros sur la table et se dirigea vers la sortie d'un pas mal assuré. Avant de partir, l'homme lança une dernière sentence :

- Si j'ai une tête de déterré, c'est qu'à cause de vos agissements, la nuit j'entends nos anciens se retourner dans leurs tombes, ça m'empêche de dormir !

Un pot à eau percuta la porte, juste au-dessus de la tête de l'imprécateur.

- La prochaine fois je ne le louperai pas, grinça l'Henri entre ses dents.

Jeannine, qui revenait de l'arrière cour, se mit à pousser une gueulante dont elle avait le secret :

- Oh les hargneux, faudrait pas prendre mon bistrot pour un égorgoir, si vous avez l'humeur qui vous chatouille, réglez ça dehors !

La patronne tendit le panier plein à ras bord de victuailles à Jean. Celui-ci s'en saisit en souriant. Il posa la question qui lui titillait le bocal à matière grise depuis un instant :

- Dis-moi Jeannine, qu'est-ce qui lui est arrivé au Picard pour qu'il fonde les plombs à ce point là ?
- Un drame : l'Eliane, son épouse, est morte l'année dernière dans des conditions pas très catholiques...
- Comment ça, pas très catholiques ?
- Figure-toi qu'une nuit, le gars Picard s'est relevé parce qu'il avait entendu un grondement, dans la réserve à patates qui surplombe sa grange. Au moment où l'Eliane le rejoignait pour voir ce qui se passait, un sac de cinquante kilos de Bintje venant du champ de Monsieur le Comte est allé s'écrabouiller en plein sur la tête de la sainte femme... Voilà l'histoire ; un tragique accident ont dit les gendarmes...

Jean ouvrit grand la bouche et se mit à se gratter frénétiquement la tête. "Mince de mince, songea-t-il, de la Bintje tueuse, si le père Parmentier avait imaginé..."

- Le malheur, reprit Jeannine, c'est que le pauvre bougre soutient mordicus avoir vu, de ses propres yeux, le sac de patates rouler sur lui-même pour se jeter ensuite dans le vide et atterrir sur sa moitié...
- Ça s'appelle ni plus ni moins que du delirium tremens, fit l'Henri en rallumant sa maïs...

Jeannine s'énerva :

- Tais-toi donc maudit corniaud, tu sais bien que le Picard buvait pas une goutte avant que sa femme ne disparaisse !

Un énigmatique sourire se dessina sur les lèvres de Jean. Mine de rien, il était en train de marcher sur les traces de l'inspecteur Columbo ; Mully allait être impressionnée. Il décida de prendre congé de la joyeuse assemblée.

- Bon, c'est pas tout ça, mais il faut que je rentre avant que ma fiancée ne meure de faim... Jeannine combien je te dois pour le ravitaillement ?

- Tais-toi malheureux, tu vas me faire pleurer, fit la brave femme tout en servant le dernier pour la route, disons que sera une avance sur ton cadeau de mariage. Je t'ai mis aussi quatre bouteilles de ma réserve de Bordeaux et une bouteille de Champagne, fais gouter à ta promise, tu m'en diras des nouvelles...

Jean rentra à la ferme à grandes enjambées.

- J'ai des œufs, du pain, du beurre, de la confiture et une tapée de chopines de rouge ! triompha-t'il en entrant dans la cuisine.

- Fais à manger...lâcha laconiquement Mully, toujours plongée dans ses bidules électroniques.

Poussé par une faim légitime, Jean se mit à battre les œufs, en suivant le rituel ancestral de la vénérée mère Poulard, afin de confectionner une gargantuesque omelette.

- Au jus là dedans ! beugla-t-il en posant la poêle débordante sur la table.

Mully renifla, une lueur s'alluma dans ses yeux.

- Oh, des œufs, ça fait des années que je n'ai pas mangé ça ! Sur une de mes fiches de sécurité alimentaire, c'est classé danger, à cause de la salmonellose...

- Salmonellose toi-même ! s'emporta Jean, tu trouveras pas plus frais ! Pondus de ce matin, direct du producteur au consommateur !

Mully n'écoutait plus, occupée qu'elle était à engloutir une pleine bouchée du plat encore fumant. Le bidasse déboucha une bouteille de vin et en servit une solide rasade à son supérieur.

- Tiens, pour faire glisser, comme on dit chez nous...

Mully faillit s'étouffer.

- Bloody hell ! Pas d'alcool, nous sommes en mission !

- Mais c'est pas de l'alcool, c'est le jus de la treille, le sang du seigneur !

L'officier sourit.

- Bon, mais juste un verre.

Jean versa le vin. Le concerto, pour fourchettes et couteau monta crescendo.

- Tu sais, lâcha le bidasse entre deux mâchonnements, tout à l'heure j'ai appris une chose intéressante.

- Vas-y, dis toujours...

- C'est la femme du Picard, une femme du village, paraîtrait qu'elle est morte, écrasée par un sac de cinquante kilos de Bintje.

- De la quoi ?

- De la Bintje, de la pomme de terre qui se tient bien, idéales pour les frites...

- Bon sang, frites ou pas frites, un sac de cinquante kilos ça se digère pas comme ça... J'ai l'impression qu'on en pas encore fini avec ces histoires de maudites potatoes...

Jean avala le reste de son omelette tandis que Mully se servait son troisième verre de Bordeaux. Pour quelqu'un qui ne buvait jamais, pensa le bidasse, cette yankee avait une sacrée descente. Si l'on tenait compte des énormes risques pris, en ingérant ces substances hautement toxiques, on pouvait considérer que l'officier faisait preuve d'un sacré courage...

- Est-ce que je peux aller faire un tour avant de faire la plonge ? fit-il tout en effectuant un impeccable garde-à-vous.

- Permission accordée...

Après avoir enfilé une des paires de bottes en caoutchouc qui traînaient dans l'entrée, ultime symbole du passage du monde citadin au monde rural, Jean sortit et se mit à arpenter le bord de la rivière. C'était l'heure où les chauves-souris allaient consulter la carte des insectes au restaurant des saisons. Le bidasse se sentit envahi par une vague quiétude, un profond recueillement, comme s'il était arrivé au but d'un pèlerinage. La plupart des gens venant de la ville ressentaient presque inmanquablement une espèce d'angoisse quand le bourdonnement de la vie s'estompait, quand la lumière déclinait. Pour les gens de son acabit, c'était tout le contraire, chaque son, jusqu'au plus ténu, était identifié, marqué du sceau des saisons et faisait ressentir l'intense vibration venue du règne végétal et animal. Soudain, un cri brisa le silence. Ça venait de chez la vieille Emilie, de l'autre côté du pont. Jean piqua un sprint à faire fumer ses semelles. Il sauta par-dessus la grille et tambourina à l'entrée. Personne ne répondant, il défonça la porte d'un coup d'épaule, et se précipita dans la cuisine. Il s'empara de la friteuse d'où s'échappait, en grandes volutes noirâtres, une fumée grasse et épaisse. A l'aide d'un torchon humidifié, il s'empara de la bassine et la balança dans la cour. Puis, il revint dans la cuisine. La vieille Emilie gisait sur le carrelage, baignant dans son sang ; tout son corps

était criblé de pointes acérées, ses yeux étaient crevés. L'envie de vomir au ventre, le bidasse couru prévenir Mully.

- Qu'est-ce qui t'arrive, s'inquiéta le capitaine en le voyant arriver.
- Venez... Viens ! C'est atroce, j'ai jamais vu ça !

Deux minutes après, le capitaine s'agenouillait devant la dépouille de la défunte. Elle sortit une loupe de son pantalon de treillis puis, se mit à examiner minutieusement une des pointes sanguinolentes plantées dans le bras droit de la victime. L'officier murmura d'une voix blanche :

- Des frites, cette malheureuse a été tuée par des frites...
- Mince de mince, lâcha Jean en passant sa main dans sa maigre chevelure, j'ai jamais entendu parler d'un truc pareil !

A l'aide d'une petite pince, l'officier extrait une des pointes, la glissa dans un petit tube en plastique et se tourna vers Jean.

- Quelqu'un t'a vu venir ?
- Non, j'en suis sûr, c'est l'heure de la météo à la télé, personne n'est dehors à cette heure là...
- Mets le feu à la maison, il faut qu'on croie à un accident ! Exécution !

Le bidasse récupéra la friteuse dans la cour et la posa sur un coin de la cuisinière en fonte. Il farfouilla ensuite sous l'évier et trouva bientôt ce qu'il cherchait : une bouteille d'eau de vie de la ferme des Aubagnes, un tord- boyaux qui possédait, paraît-il, de grandes vertus tonifiantes. La vieille Émilie, qui n'était pourtant pas polonaise, en buvait au petit déjeuner. Après avoir copieusement arrosé les quatre coins de la cuisine à l'aide du redoutable liquide, Jean craqua une allumette et s'éclipsa en rasant les murs. Mully, rentrée à la ferme des Aimsis, était déjà en train d'analyser le morceau de patate trouvé sur le cadavre.

- Va dormir, fit-elle, demain on va avoir du boulot.

Malgré les cris, les lueurs des flammes et l'odeur de brûlé venant de l'extérieur, le bidasse s'endormit comme une masse.

-V-

Vendredi 14 avril au matin

Un rayon de soleil se glissa malicieusement entre deux des lattes des volets de la chambre et se ficha en l'exact centre de la paupière droite de Jean. Celui-ci, braillant comme un petit veau à la recherche du pis de sa mère, s'assit sur le rebord de son lit. Le craquement du parquet le tira de sa léthargie. La minuscule cellule, dans laquelle il s'était réveillé depuis des mois, s'était transformé en vaste chambre. Libre, il était libre ! Une agréable odeur de café venant lui titiller les narines, il se mit aussitôt à dévaler les escaliers quatre à quatre. Dans la cuisine, Mully en était déjà au petit déjeuner. Elle avait coupé d'épaisses tranches de pain, qu'elle avait recouverte de couches alternatives de beurre et de confiture. Après les avoir préalablement trempées dans un grand bol d'Arabica brûlant, l'officier engloutissait les maousses tartines en produisant un "slurp " de la plus grande élégance.

- Bonjour mon capitaine, s'amusa Jean, fais attention à ce que tu manges ! Tu n'as pas de fiches d'informations sur les risques du cholestérol et du diabète ?

Mully souria.

- J'ai presque pas dormi, mais j'ai pas perdu mon temps... J'ai analysé une des frites, qui était planté dans le corps de la pauvre vieille Émilie... Au fait, les gendarmes sont passés me questionner au sujet de l'incendie, j'ai dit qu'on avait rien entendu.

L'officier brandit un tube à essais où surnageait un morceau de matière jaunâtre. Elle murmura :

- C'est dingue comme ce petit bout de patate est saturée de radioactivité.

- Mince de mince, s'étonna Jean, comment est-ce possible ?

Mully imprima un mouvement circulaire au tube et prit un air songeur :

- Il va falloir trouver ce qui c'est passé avec ces "bloody potatoes". Pour ce qui est de l'irradiation, je vais demander des informations complémentaires à notre antenne territoriale. En attendant, raconte-moi un peu ton village...

Jean se racla la gorge et se lança :

- Mes parents sont morts dans un accident de voiture, j'avais douze ans... Heureusement, à l'époque, Monsieur le Comte s'est occupé de moi. Il a eu la gentillesse de me prêter une de ses vieilles maisons dont il ne se servait plus. J'ai retapé la bicoque pierre par pierre, un vrai bijou ! Je me rendais utile comme je pouvais, je labourais, je moissonnais. Je pêchais et je chassais pour les cuisines du château, et les jours de fête je faisais le service. En échange j'étais nourri, logé et blanchi. Malheureusement, un jour Monsieur le Comte à eu besoin de la maison pour un de ses cousins. Ça tombait bien, c'était le moment où je devais partir à l'armée...

- By jove ! s'énerva Mully, qu'est-ce que c'est que ce pays ! Je croyais que la monarchie n'existait plus ! Ca sert à quoi que vous ayez fait le révolution ! Et puis d'abord, de quel droit vous appelez tous ce type : "Monsieur le Comte". Ç n'existe plus les titres de la noblesse !

- Son ancêtre était grand Sénéchal des Vins et Spiritueux du roi Louis XIV, il a hérité du château et des terres en remerciement des services rendus au souverain... Après la révolution, les aristos ont gardé leurs terres et leurs biens, va savoir pourquoi... Enfin, on ne refait pas l'histoire...

- Et le Maire il pense quoi de tout ça ?

- Mais le Maire c'est Monsieur le Comte !
- Ah ! d'accord, là on est carrément dans la monarchie de droit divin !

L'officier se leva, se servit une grande rasade de Bordeaux, et l'engloutit d'un trait avec un geste d'une théâtralité hors du commun... Jean, pris au vif, protesta :

- T'exagères quand même un peu ! Et puis d'ailleurs, si les gens votent pour lui à chaque fois, c'est qu'il y a bien une raison ; c'est qu'il a bon cœur. Avant les élections il passe chez les villageois pour voir si tout le monde est content. Comme il prête des maisons et des champs quasiment gratuitement sans même faire signer de papiers, pour le remercier les gens lui donnent leurs voix...
- Mais c'est le règne du maffia dans ton bled ! Ton maire c'est pire qu'Al Capone, j'ai jamais vu ça, même à Chicago ! Comment il s'appelle ce monarque à la noix ?
- Hubert Félix de Sainte Croix du Chardonneray !
- Et bien on l'appellera monsieur Bébert ! Quand il saura ça, son sang bleu tournera au rouge, comme le commun des mortels !

Jean en resta comme deux ronds de flanc. Soudain, le "Star Spangled Banner" (l'hymne national des Etats Unis) se mit à résonner dans la cuisine. Mully se mit immédiatement au garde à vous. Jean, stupéfait, se mit à rechercher d'où venait l'air. Il ne tarda pas à trouver : il s'agissait de la sonnerie du téléphone portable de Mully qui avait été abandonné par sa propriétaire au beau milieu des reliefs du repas. Jean tendit l'appareil à sa supérieure. A voir la grimace qui apparut sur son visage, il était facile d'imaginer qu'il s'agissait de mauvaises nouvelles. Le capitaine raccrocha.

- C'était le centre médico-légal de Chaumont, expliqua-t-elle... Avant de venir en France j'avais demandé à la gendarmerie du secteur de faire une enquête sur les morts suspectes survenues dans le coin depuis deux ans...

Elle respira profondément avant de se servir une nouvelle rasade de Bordeaux.

- Et alors, souffla Jean...
- Ils ont fait exhumer le corps d'un jeune type. Coïncidence bizarre, le type en question vivait ici, au village, un certain Marcel Lahure, ça te dit quelque chose ?

- Un peu qu'ça me dit, on a même été à la communale ensemble ! Qu'est-ce qu'il lui est tombé sur le crâne à ce pauvre Marcel ?
- Un truc horrible : son système digestif, de l'œsophage à l'estomac, à été entièrement déchiqueté par des rondelles de pommes de terre frites, coupantes comme des lames de scie circulaire, des chips qu'avait l'habitude de lui préparer sa pauvre mère...
- Mince de mince, se lamenta Jean, il a du déguster !
- Hémorragie foudroyante, il a dû cracher des flots de sang dans un temps record ! Je te rassure, il à pas dû avoir le temps de souffrir plus que ça...

Jean se gratta frénétiquement la tête.

- Bon sang, si ça continue comme ça, le cimetière du village va finir par être trop petit ! Il va falloir qu'on trouve fissa ce qui se passe avec ces tubercules infernaux !
- Ces quoi ?
- Des tubercules, c'est le nom savant des patates...
- Des tubercules ou pas des tubercules, en tout cas tu as raison, il faut qu'on trouve la solution. On va se remettre tout de suite au travail. Toi tu continues à faire ton Columbo. Discute avec tous les gens du village, fouille, cherche, sois curieux, recueille le maximum d'informations tout en restant discret. Moi, je vais aller cueillir des champignons...
- Hé, je vois que tu prends goût à la nature ! Mais au fait tu t'y connais en champignons ?

Le capitaine, qui avait décidé de prendre de la distance avec le politiquement correct, se rinça les amygdales d'un ultime gorgéon de sang du seigneur. Elle se saisit du panier en osier qui trônait sur le vieux buffet et le brandit au-dessus de la tête de son subalterne en paradant :

- Tu vas voir, tu vas être surpris !
- Surtout, insista le bidasse, ne les arraches pas, coupe les bien au ras du sol pour que ça repousse, comme le cresson de fontaine. D'ailleurs si je passe dans le grand champ du Bernard, je vais t'en ramener de cette verdure là, tu m'en diras des nouvelles
- Tu ne t'imagines quand même pas que tu vas réussir à me faire manger de ce truc qui pousse dans les prés, là même où les vaches piétinent du matin au soir !?

Jean, qui commençait à prendre la mesure de l'infinie ignorance dont faisaient preuve sa supérieure hiérarchique en matière de nourriture naturelle, décida de répondre avec l'infini tact qui le caractérisait :

- T'inquiète pas, lança-t-il en se pinçant pour ne pas pouffer de rire, cette salade je la préparerais pour toi à la mode citadine : un bain d'eau bouillante, trois bains d'eau chlorée, on tasse bien dans un sac en plastique, et on fourre-le tout au congélateur pendant une journée pour redonner du croquant !

Mully émit un petit souffle, mélange subtil d'amusement et d'exaspération. Elle ouvrit la porte et lança d'un air martial :

- Soldat Naymard, rassemblement ici-même ce soir à 18 h GMT...

Vendredi après-midi...

A cette époque de l'année, les sentiers des sous-bois étaient encore gorgés d'eau. Les bottes du capitaine Mully Sculder s'enfonçaient alternativement dans le sol spongieux, et en ressortaient tout en produisant un petit "floc" évoquant les balades automnales de son enfance. Était-ce la forte odeur d'humus ou l'excès de Bordeaux, toujours est-il qu'une étrange vision s'offrit au regard de l'enquêtrice : là, au beau milieu du chemin, deux traces parallèles montaient vers le plateau dominant le village ! Mully qui, dans le cadre de sa préparation militaire, avait étudié à fond le manuel des Castors Juniors, identifia immédiatement les dites traces comme étant celles d'un canard, leurs formes palmées caractéristiques ne pouvaient laisser aucun doute. Étant donnée la profondeur et la largeur des empreintes, le palmipède devait peser au moins une tonne ! Si les hypothèses se mirent à se bousculer dans son esprit, deux d'entre elles s'imposèrent à elle : soit-il s'agissait d'un canard pur produit de l'élevage intensif, gavé de croquettes ultra vitaminées ou bien cette étrange créature venait de l'espace. La première des solutions semblait la moins crédible ; comment en effet cet être aurait-il pu passer inaperçu aux yeux des chasseurs, armés jusqu'aux dents, qui arpentaient ces sous-bois en tous sens d'un bout de l'année à l'autre ? Quant à penser qu'une civilisation extra terrestre ait prit la peine d'envoyer un vaisseau intergalactique jusqu'ici pour déposer un de ses occupants en mission de reconnaissance, c'était fort peu probable. En général les OVNIS (les UFOS comme on les appelait chez elle) avaient plutôt tendance à survoler, et se scratcher (dans le cas de l'affaire Roswell) sur le territoire des Etats-Unis. Une piste d'atterrissage avait même été spécialement aménagée, pour les voyageurs intergalactiques potentiels, sur la base militaire de Groom Lake au Nevada... Après une longue observation, basée sur ses connaissances de la

biodiversité, et de sa capacité d'analyse rationaliste, Mully finit par conclure que ces traces n'étaient autre que celles laissées par les roues d'un tracteur. Soudain, au détour d'un chemin, une vision magique firent s'écarquiller ses yeux de biche gracile : là, à quelques mètres du bord du chemin, formant un large cercle, s'épalaient une dizaine de champignons à l'allure magnifique, les mêmes que dans les merveilleux dessins animés de son compatriote vénéré par les enfants du monde entier : le bon, grand et généreux Walt Disney... L'officier se mit aussitôt à récolter les spécimens aux chapeaux rouge vif constellés de petit points blancs, coupant minutieusement les pieds au ras du sol "pour que ça puisse repousser" comme lui avait vivement conseillé le soldat de deuxième classe placé sous ses ordres. Pendant ce temps, Jean (le soldat de deuxième classe en question), revêtu de pied en cape de sa tenue de pêcheur à la ligne d'élite, s'approchait à pas de loup du bord de la rivière, juste au virage du grand pré aux vaches du Maire. Là, juste en face de lui, devant une racine surplombante, une truite arc-en-ciel produisait à la surface de l'eau un rond discret que le courant ovalisait puis se perdait dans les remous. A genoux, le pêcheur retint son souffle. D'un geste souple du poignet, il projeta sa sauterelle juste devant la truite, celle-ci, de nature peureuse, s'effraya et se réfugia sous un banc de cresson. Après plusieurs tentatives malheureuses, le cyprinidé se décida enfin à attaquer. Jean ferra ! Trop tard, la truite repartait avec son butin ! Le poisson produisit ensuite un petit bruit mouillé, comme pour se moquer.

- Encore raté ! tonna une voix venue de nulle part.

Jean sursauta. Il se retourna, et reconnut immédiatement Fred le pêcheur.

Le bonhomme se frisa les moustaches ; derrière ses lunettes rondes argentées, ses yeux pétillaient de malice.

- Alors vieux gars, je vois qu'au régiment tu t'es pas perfectionné, tu ferres toujours comme un enclumier !

Jean, terrassé par la surprise, faillit s'effondrer. Après avoir reconnu Fred, il reprit ses esprits et s'essuya le front du revers de la main en soufflant.

- Tu m'as fait peur, je croyais que c'était le garde-pêche...

Fred éclata de rire.

- Le garde-pêche ? On en a pas vu la queue d'un dans les parages depuis juillet 1965, le jour où j'ai balancé le Bernard Colon à l'eau tout habillé ! Comme ce bestiau là ne savait pas nager, je lui ai fait jurer de nous foutre une paix royale à perpétuelle avant de le tirer de la flotte...

Fred sortit deux bières de la poche isotherme intégrée dans son sac à pêche. D'un geste expert, il décapsula les deux bouteilles, en tendit une à Jean et reprit la parole après avoir trinqué :

- Alors, et toi mon Jean, qu'es ce que tu deviens c'est la quille ?

- Permission longue durée, j'en ai profité pour faire un tour dans le coin, je loge chez lez Aimsis...

Les deux complices avalèrent leurs bières de concert, cul sec, comme l'enseignait le manuel du fantassin en rase campagne.

- Mais dis-moi, s'enquit Jean, il me semble qu'il y a pas mal de choses de changées ici dans le paysage, et je ne parle pas que du colza...

Fred rangea précautionneusement les canettes vides et les capsules dans son sac, s'essuya les moustaches et prit un ton solennel :

- C'est rien de le dire... Voilà maintenant trois bonnes décades qu'on déverse des tombereaux d'insecticides, de pesticides et autres acides dans les champs. Jusqu'à ce qu'un de ces finauds de savants de l'I.N.R.A., de l'espèce de celui qu'a trouvé le fil à couper le beurre, découvre en gesticulant ses éprouvettes que tous ces produits là, c'était pas spécialement bon pour la santé ! Et depuis, miracle, les aveugles ont retrouvé la vue, un peu partout on commence à produire bio ! Enfin, maintenant c'est la terre qu'est complètement malade, la convalescence risque d'être longue, très longue... Tiens, prends juste l'exemple des nitrates : à chaque fois qu'il fait orage, l'eau de pluie entraîne ces produits là directement au fond de la rivière, les algues prolifèrent tellement que bientôt nos ruisseaux, ça va ressembler à la mer des Sargasses !

Jean se gratta pensivement le menton et se lança :

- Mais dis-moi, qu'est-ce qui à bien pu passer dans la tête de Monsieur le Comte pour se mettre à cultiver de la patate sur ses terres, c'est quand même pas la peur de manquer ?

- Pour ça, mon vieux gars, faudrait que tu demande au Carmagnole. Il connaît tout sur tout le monde, dans un rayon de dix kilomètres. Je l'ai salué tout à l'heure, il était justement en tain de

faucher les abords du fameux champ de patates que tu dis. Vas le voir maintenant, à cette heure il doit encore avoir à peu près les yeux en face des trous.

- Merci du tuyau !

Fred tira de son panier en osier, une truite qui devait bien faire ses quatre livres.

- Tiens, prends ça, tu diras à ta blonde que c'est toi qui l'as pêché...

Jean prit le poisson. Fred prit congé :

- Bon, c'est pas tout ça, mais le chef de l'Auberge du Manoir m'a commandé quinze belles pièces qu'il faut que je lui livre dans la soirée, faut pas que je chôme...

Les deux hommes se serrèrent la main. Deux secondes après la silhouette kaki avait déjà disparu dans les taillis... Le bidasse décida alors de remonter la rivière au pas de marche jusqu'au fameux champ de pommes de terre. Au détour d'un méandre, il devina bientôt la silhouette d'un homme qui fauchait. C'était le Carmagnole. En voyant arriver Jean dans sa direction, le cantonnier arrêta son ouvrage et s'exclama :

- A vos rangs fixe, voilà l'armée française à l'exercice !

Les deux hommes se saluèrent.

- Je m'en vais te dire une bonne chose, s'extasia le cantonnier hilare, ça me fait bigrement plaisir de te revoir au pays, depuis que t'es parti au régiment, y'en a plus beaucoup des gars vaillants à l'ouvrage comme toi !

Jean souria. Le Carmagnole se lâcha :

- Tiens, des événements comme ça, ça mérite un canon !

Intuitivement, Jean sentit que le vieux mécanisme rouillé de la machine à débiter des conneries n'allait pas tarder à se déclencher. Le cantonnier s'approcha de la rivière, planta ses genoux cagneux dans l'herbe, puis tira sur une ficelle au bout de laquelle était attachée une bouteille plongée dans le courant frais. Le litron ruisselant à la main, il revint vers Jean en brailant le refrain qui avait fait sa renommée dans tout le canton :

- Dansons la Carmagnole, vive le son, vive le son, dansons la Carmagnole, vive le son du canon !

Fidèle au rituel qu'il avait peaufiné pendant des décennies, il ôta le bouchon de liège avec les dents, ce qui produisit un petit "ploc" bien caractéristique. Le Carmagnole exulta :

- Et un coup de canon, un ! Encore un que les descendants de " Louis le raccourci " n'auront pas !

Fier comme un paon, il tendit la bouteille à Jean. Celui-ci, conscient de l'importance de sa mission, décida de sacrifier son estomac sur l'autel de son devoir et avala une solide lampée du douze degrés cinq. Le Carmagnole rinça le reste de la bouteille, tête à l'horizontale, comme à la parade. "In vino veritas" pensa Jean, c'était le moment ou jamais de questionner ce citoyen au nez en forme de pied de cep.

- Dis-moi donc un chose, toi qu'as tout le temps vécu avec la terre, depuis quand est-ce que c'est devenu la mode de faucher les abords les champs de pommes de terre ?

L'interrogé ôta son béret ; il se gratta longuement sa crinière poivre et sel avant de répondre :

- Ç a commencé il y a quatre ans, jour pour jour à trois mois près, je me rappelle bien, c'était l'année de la coupe du monde de football ou des jeux olympiques ou peut-être bien le tour de France. Mais non que je suis bête, le tour de France c'est tous les ans !

Jean se frotta les yeux avec un air exaspéré. Le Carmagnole se reprit :

- Bon, en tout cas c'était un truc dans ce genre là... Monsieur le Comte m'à bien chapitré sur l'affaire : pour ce champ là, je fauche au moins cent mètres tout autour. Après chaque récolte, faut déchaumer pour faire germer ce qui resterait éventuellement de tubercules oubliés. D'après lui, tous ces soins ça serait pour améliorer la qualité des pommes de terre. Mais dans cette histoire là, ce qui me paraît le plus bizarre, c'est que la nuit, le grand Nicolas, un des garde-chasse du domaine fait une ronde pour surveiller les abords, en veillant bien à ce que personne ne s'approche...

- Foutu bon Dieu ! s'énerva Jean, c'est quand même pas une mine d'or que ce lopin de terre là ?

- Tu me diras, se marra le Carmagnole, ça n'empêche pas tous les gens du coin à venir glaner, à qui mieux mieux, sans que personne n'y voie rien. C'est que ces patates ça ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval, non seulement elles s'épluchent toutes seules et se cuisent en un rien de temps, mais en plus elles se conservent sans aucun problème pendant une bonne paire d'années. Dans le village je suis sûr que tout le monde doit en avoir au moins vingt kilos en réserve pour l'hiver...

Les douze coups de l'Angélus sonnèrent au clocher de l'église. Comme par une sorte de reflex pavlovien, l'estomac du cantonnier se mit à gargouiller. Les deux hommes prirent congé en se

souhaitant bon appétit. En remontant sur la route, Jean aperçut une camionnette du SAMU filant, toutes sirènes hurlantes, dans la probable direction de l'hôpital de la sous-préfecture. A l'entrée du village, les bras ballants devant sa brouette remplie à ras bords de luzerne pour ses lapins, le père Timber semblait pétrifié comme une statue de sel.

- Alors qu'est-ce qui t'arrive, ironisa Jean, t'as vu le fantôme de ta belle-mère ? (la sainte femme était décédée d'un coma éthylique en vidant quasiment cul-sec sa cuve de goutte à 80 degrés pour fêter la victoire de 1945).

Le pauvre homme balbutia :

- C'est, c'est l'Henri... Sa femme l'a trouvé effondré dans la cuisine Il se serait étouffé en gouttant le gratin de pommes de terre qu'il s'apprêtait à mettre sur la table !

La Saint-Barthélemy du bon père Parmentier continuait. En rentrant au village, Jean aperçut Mully sur la place. Elle revenait de sa ballade dans les bois, son panier regorgeant de trésors mycologiques. Leurs regards se croisèrent. Arrivé à sa hauteur, l'officier prit la main de son subalterne.

- N'oublie pas que nous sommes fiancés, lui murmura-t-elle à l'oreille, d'une voix sucrée.

Le cœur du bidasse se mit à battre la charge. Il referma ses doigts calleux sur ceux, longs et fins de l'ange blond. Derrière eux, un tracteur fit une embardée pour les éviter. Jean eut le temps de reconnaître le conducteur, il s'agissait de l'Arsène, le frère du Maire qui, sûrement rendu fou de jalousie par la vision du couple aux doigts entrelacés, faillit percuter une des balustrades du pont. Arrivé au "quartier général", Mully posa son panier sur la table.

- Au travail ! lança-t-elle.

Jean jeta un œil sur la cueillette de sa complice et faillit s'étrangler :

- Mince de mince, des amanites tue-mouches ! Avec ce que tu as ramassé là, il y a de quoi exterminer toute la population du département ! Qu'est-ce qui t'arrive, t'as perdu tes fiches de survie dans les bois ?

Le capitaine s'énerma :

- C'est pas pour manger, c'est pour les analyses ! Si t'as faim, va te faire cuire un bœuf !

Jean se drapa dans sa dignité et répliqua :

- On dit : "va te faire cuire un œuf, et non pas : vas te faire cuire un bœuf..."

Tel un Tartarin halieutique, le bidasse sortit sa truite ruisselante de son panier à pêche et triompha :

- Heureusement, j'ai ramené de quoi faire la tambouille !

Le téléphone de Mully fit résonner son air patriotique. Devinant la nouvelle qu'allait annoncer la voix à l'autre bout, Jean, tournant le dos à son supérieur, se mit à préparer la truite au-dessus de l'évier. Mully raccrocha ; sa face était blême.

- By jove, souffla-t-elle, encore une macchabée sur le dos...
- L'Henri ? s'enquit Jean.
- Oui, c'est ça, tu le connaissais ?
- Un peu que je le connaissais, c'est avec lui qu'on buvait le vin blanc du Père Dommartin, le curé du village, et qu'on le remplaçait petit à petit par de l'eau. A la fin ce pauvre curé l'avait un peu saumâtre... J'ai vu l'ambulance qui l'emmenait, c'est le père Timber qui m'a mis au parfum. Mince de mince, si ça continue comme ça, je vais me retrouver le seul survivant du village !

Les yeux embués par l'émotion, Mully s'emporta :

- T'en fait pas, je te promet que je dormirai pas tant que j'aurai pas trouvé le solution à tout ce bullshit business ! En attendant fait cuire le poisson, je vais avoir besoin de le phosphore... Ouvre-nous aussi une bouteille de vin blanc...
- Mais j'en ai pas ramené, j'ai que du rouge.
- J'ai dit du vin blanc, il faut que j'étudie toute la production vinicole, ça fait partie de mon job !

Le bidasse se mit au garde-à-vous.

- A vos ordres, je ramène aussi du pain...

Mully se remit aussitôt au travail. Jean sortit en sifflotant. A peine eut-il refermé la porte qu'une vision divine s'offrit à ses yeux : le père Domartin arrivait dans sa direction.

- Salut à toi mécréant ! s'esclaffa le saint homme en apercevant le bidasse.

Le père Domartin ressemblait aux moines qu'on voyait sur les boîte de camembert. Il possédait, en outre, la verve et le coup de fourchette du regretté Gargantua. Sa gorge perpétuellement sèche, se régalaient de toutes les boissons dionysiaques. Au village tout le monde l'appréciait ou presque.

Même les anticalotins l'invitaient à sa table, il fallait dire que le père Domartin possédait un trait de caractère qui avait une nette tendance à disparaître en ces temps de "communications" virtuelles : la capacité d'écoute... Les deux hommes se serrèrent la main. Le visage du curé s'assombrit :

- Je sors de chez l'Henri. Le pauvre bougre vient de fermer les yeux à l'hôpital de Chaumont... Une mort assez bizarre...

Jean soupira. Le visage du père se barra d'un léger sourire, il reprit :

- C'était ton copain je crois ?

- Un peu, on en fait de belles ensemble...

- Comme par exemple boire le vin blanc de la messe et remplir les burettes d'eau ?

Jean blêmit. Le père Domartin éclata de rire.

- En parlant de vin, reprit-il, passe boire un coup au presbytère un de ces jours, on en profitera pour parler un peu du salut de ton âme...

- Oui, sans faute, en attendant, je vais m'occuper du salut de mon estomac, faut que j'aie acheter à manger pour moi et ma fiancée...

- Ta fiancée ! s'exclama le père, j'espère que tu vas tu vas me laisser te marier selon les rites de la très sainte église catholique !

- On verra, souffla le bidasse en accélérant le pas.

Le père Domartin se signa et, d'un pas tranquille, repartit s'occuper de ses ouailles. Jean arriva bientôt devant son établissement favori. C'était le jour où Jeannine allait faire ses achats. Le père Niflard, quant à lui, était occupé à faire le grand nettoyage de printemps. Il fallait dire qu'avec lui, c'était tous les samedis le printemps... Quelques minutes après, Jean était de retour à la ferme, une bouteille de Muscadet à la main. Mully, plongée comme jamais dans sa jungle de bidules bip-bipants, ne l'entendit pas arriver.

- Au jus là-dedans ! s'esclaffa Jean, quand le repas fut prêt.

La tête ailleurs, le capitaine se mit à engloutir le contenu de son assiette de poisson, sans même complimenter le cuistot. Jean lui versa une solide rasade de vin blanc et décida de lui soumettre le résultat de ses investigations :

- Tu sais, j'ai fait une drôle de découverte. Voilà pas que ce tantôt, j'ai surpris le Carmagnole, l'homme à tout faire du coin, en train de faucher les abords du champ de patates de Monsieur le Comte, parole de paysan, c'est la première fois que je voyais faire ça...

Mully faillit s'étrangler.

- Bloody hell ! Des transgéniques!

Jean écarquilla les yeux.

- Des O.G.M., les organismes génétiquement modifiés ! s'enflamma l'officier. Les plantes transgéniques peuvent aller coloniser les nouvelles zones ou supplanter des espèces concurrentes dans les zones locales. Il faut essayer d'empêcher la propagation des pollens vers les parcelles voisines, c'est pour ça qu'il faut faucher les abords...

- Mais bon sang, s'énerva Jean, qu'est-ce qui peut bien pousser les gens à trafiquer la nature à ce point là ! ?

Mully se versa un autre verre et souffla, d'un air blasé :

- Le money, my friend, uniquement le money. Avec les organismes génétiquement modifiés tu fais des millions d'économie. En modifiant les gènes des pommes de terre par exemple, tu peux les rendre insensibles au gel, elles ne s'abîment pas pendant le transport, elles se stockent plus facilement sans germer. En bidouillant encore un peu plus, tu peux arriver à faire baver ces braves patatoes une toxine tueuse d'insectes, les doryphores n'ont plus qu'à faire leur prière !

- Berk, fit Jean, mais il y a donc personne qui pense à arracher ses saloperies comme des mauvaises herbes !

- Certains le font, ils ont de gros problèmes avec la justice, mais c'est à eux de voir...

- Mais alors, il n'y a rien à faire pour empêcher la chimie de pourrir toute la terre ?

Mully se leva et lâcha une sentence digne des plus grands philosophes de l'antiquité :

- "On n'arrête pas le progrès, c'est le progrès qui nous arrête", comme disaient les habitants d'Hiroshima après la bombe. Certains hypocrites de la pire espèce prétendent que c'est pour le bien de l'humanité qu'ils fabriquent ces mutants végétaux, pour aider les pays du tiers monde à s'auto suffire ! Quand je pense que ces "shit-makers" tomberaient malade rien qu'à songer de céder une

seule bouchée de leurs gamelles débordantes, je vois rouge, j'ai envie de virer marxiste rien que pour les voir s'étrangler de rage !

“Bon sang, s'inquiéta Jean, le pinard local avait fini par cramer les neurones de la yankee”. Les craintes du bidasse semblèrent se confirmer lorsque Mully se mit à ramasser les bouchons de lièges des bouteilles de vin vides traînant sur la table de la cuisine puis, se mit à passer consciencieusement leurs extrémités à la flamme d'une bougie. L'officier fourra les bouchons calcinés dans sa poche puis, fouilla frénétiquement dans la lourde malle qu'elle avait emmenée. Elle enfila l'informe ciré marron qui était accroché sur le porte-manteau, à côté de l'entrée et s'équipa de tout un tas d'ustensiles dont un poignard de combat.

- Et maintenant, soupira le bidasse, qu'est-ce qu'on fait ?
- On va faire un tour du côté du champ de patates de ton ami Bébert...
- Mais il fait presque nuit, s'étonna Jean.
- Justement ! triompha l'officier en brandissant une lampe torche, il est temps de faire la lumière sur toute cette affaire...

-VII-

Mully poussa son subalterne à l'extérieur et murmura :

- Et maintenant, fait moi la visite guidée du village, n'oublie que nous sommes censés être en vacances...

Dehors tout était calme, même la rivière semblait avoir ralenti son cours. C'était l'heure du sacrosaint bulletin météorologique qui marquait rituellement la fin du journal télévisé ; toute la France était devant son poste de télévision. Les présentatrices et présentateurs, vêtus de leurs habits sacerdotaux aux pochettes garnies de gui, de muguet ou de chrysanthèmes, s'agitaient devant des cartes couvertes de petits symboles et de chiffres tout en débitant leurs litanies visionnaires. Les tendances climatiques et les températures variaient selon les chaînes. Tout téléspectateur averti zappait, de-ci de-là puis, un peu comme le turfiste consciencieux, faisait la synthèse des différents

bulletins météo afin de trouver le tiercé gagnant du temps qu'il allait faire le lendemain. L'église sonna bientôt la demi des huit heures.

- Voilà, fit Jean, nous allons procéder à ce qui s'appelle chez-nous la "promenade digestive".

Mully écarquilla les yeux et tendit l'oreille avec attention. Jean avait décidé d'imiter le ton que prenait le guide qui faisait visiter le château du village : c'était pas difficile, il suffisait de parler comme on récitait sa leçon à l'école communale :

- Vois-tu, chez nous les heures des repas sont fixes. Le soir, en été, il n'est pas rare de voir des citoyens marcher les mains dans le dos, en famille, en couple ou bien seuls avec leur chien en laisse, faire un tour avant d'aller se coucher.

Les deux compères passèrent bientôt sur le vénérable pont de pierre qui appuyait ses jambes de géant sur le fond de la rivière.

- Regarde, chuchota le guide en indiquant le fin trait d'argent qui ondoyait à contre-courant juste à côté d'une pile du pont, ça c'est une truite... C'est sous cette forme que vivent dans la nature les poissons que vous autre, les "civilisés" vous ingurgitez, en bouillie compactée en rectangles panés, vous appelez ça des "nuggets" je crois...

L'officier prit une mine renfrognée. Jean s'en amusa et lança perfidement :

- Le fast-food, c'est une invention de chez toi non ?
- Bloody hell, s'énerva Mully, tu vas pas te mettre à faire de l'antiaméricanisme primaire !
- Mince de mince, une fois un de mes collègues bidasse m'a traîné dans une de ces usines à boustifaille, par curiosité j'ai goûté à tout, j'ai bien failli en crever ! Ça c'est de l'indigestion, c'est pas de l'antiaméricanisme !

Mully éclata d'un rire cristallin. Un peu loin, les deux complices marquèrent une nouvelle pause devant la cour d'une ferme. Jean désigna un alignement de petites sphères percées de trous rangées sous l'encoignure d'un toit.

- C'est des nids d'hirondelles, ça fait plaisir de voir ça ; quand je suis parti au régiment, elles étaient en voie d'extinction.

Comme si elle avait entendu ses propos, une des habitantes des lieux à la queue fourchue voleta jusqu'à l'entrée du nid pour ramener à sa progéniture leur ration de protéines.

- En voie d'extinction, s'étonna Mully, qu'es-ce qu'y est arrivé exactement ?
- Bah !, c'est simple, à force de répandre des tombereaux d'insecticide dans les champs, ces piafs là, ainsi que leurs consœurs nocturnes, les chauves souris, ne trouvaient plus rien à manger. Comme ces deux races de bestioles se nourrissent d'insectes, il à fallut déverser encore plus de produits dans les champs. Les associations de consommateurs commencent à la trouver mauvaise. Commercialiser des légumes traités de la sorte ça finit par ressembler à une tentative d'empoisonnement de masse ! Maintenant il est interdit de chasser et de détruire les nids des hirondelles, les insectes empoisonnent moins la vie des habitants...

La ballade reprit. A travers les volets des bâtisses, on pouvait entendre l'écho des téléviseurs où passait l'éternelle émission "Intervilles". Les deux compères arrivèrent bientôt devant le panneau où, le nom du village barré d'un trait rouge, marquait la fin de la visite. Plus loin, à la limite de la cime des arbres, deux grands oiseaux tournoyaient en poussant des petits cris perçants.

- Tu vois, fit Jean en désignant les planeurs à plumes, ça c'est des buses, elles sont comme les motards de la gendarmerie au bord de la départementale, toujours prêtes à fondre sur leurs victimes... A cette heure, elles ne doivent plus voir grand chose.

Mully souria. En à peine une demi-heure de ballade, elle en avait appris plus sur la nature et les bestioles qu'en toutes ses années d'université. Jean pointa du doigt une large bande de terre brune, juste en bas du coteau qui longeait la route.

- Voilà, ça c'est le champ de patates de Monsieur le Comte...

Mully tira de la poche de son ciré le bouchon de liège, se frotta le visage avec l'extrémité charbonnée et fit de même sur la bouille du bidasse Elle enferma ensuite ses cheveux dans un bonnet et barra sa bouche de son index (code commun à tous les agents secrets internationaux signifiant qu'il fallait se taire). Puis, empruntant la démarche féline de la panthère noire Bagheraa dans le livre de la jungle, l'officier prit la direction de l'objectif. Jean suivit sa supérieure en adoptant la démarche de l'ours Baloo. A peine les deux complices eurent-ils fait quelques pas, qu'ils aperçurent une silhouette se découpant dans le crépuscule naissant. Mully sortit une petite paire de jumelles de sa poche, la tendit à Jean et chuchota :

- Tiens, essaie de voir si tu connais cette tête là.

- Bon sang, s'étouffa Jean après avoir collé ses yeux sur les œilletons, c'est le Nicolas, le garde-chasse, il à son fusil sur le dos, on dirait qu'il surveille le champs Mais qu'est-ce qu'elles ont de si précieux ces patates-là pour qu'on les fasse garder par une sentinelle ?

- C'est ce qu'on va savoir bientôt...

Mully, dos courbé, effectua une trajectoire circulaire afin de se retrouver dans le dos du garde. Jean suivait la manœuvre d'un œil inquiet. Arrivé derrière sa cible, l'officier, à la vitesse d'un éclair, plaqua sa main gauche sur la bouche du gars Nicolas tout en appuyant son genou gauche dans ses reins, simultanément elle appuya le pouce et l'index de sa main droite sur ses carotides. L'homme s'effondra instantanément.

- Mince de mince ! s'exclama Jean en se précipitant en direction de sa supérieure, elle ne l'a quand même pas tué !

Mully le rassura :

- Ne t'en fais pas, il est seulement dans les vaps pour un petit moment.

Comme dans un combat de sumo céleste, une solide brise bouscula un cumulo-nimbus qui cachait la lune. D'un seul coup d'un seul, le champ s'offrit à leur vue. Les feuilles de pommes de terre, nimbées d'une lueur orangée, étaient déjà hautes pour l'époque, dérèglement climatique oblige.

- Allons ramasser quelques échantillons, fit Mully, il faut en prélever en plusieurs endroits pour que les analyses soient fiables...

Les deux compères s'avancèrent. A peine eut-il fait quelques pas que Jean s'affala de tout son long. Une tige de patate du diamètre d'un câble s'était enroulée autour de sa cheville. Aussitôt, d'autres stolons du même tonneau s'agrippèrent à ses poignets et à ses jambes. Du côté de Mully les choses n'allaient pas mieux. Tant bien que mal, celle-ci, assaillie de toutes parts par la verdure diabolique, s'efforçait de tenir debout. Elle s'empara de son poignard de combat et, commença à trancher les tiges maléfiques. Un liquide verdâtre, malodorant et gluant, se mit à gicler à chaque fois qu'elle coupait une de ses entraves végétales. Instinctivement, le capitaine, encore mieux que ne l'aurait fait son compatriote Mac Gyver, ôta la ceinture de son pantalon, y accrocha son poignard en l'enserrant dans la boucle, et se mit à effectuer des moulinets afin de couper les racines à la manière

d'un coupe bordure. Elle se fraya ainsi un chemin pour aller délivrer son compagnon d'infortune. Elle hurla :

- By jove, tiens bon, j'arrive !

Une myriade d'herbes maléfiques s'était enroulée autour du malheureux, à la manière d'improbables boas constrictors. Jean faisait un effort désespéré pour se protéger ses yeux des pointes aiguës. A l'aide de son "coupe bordure" improvisé, l'officier tira son compagnon d'infortune de son funeste destin en deux temps trois mouvements. Les deux complices mirent les voiles. Il était temps, le garde-chasse commençait à reprendre ses esprits. Jean se mit à tousser comme un damné.

- Bon sang, il était temps que t'arrives, j'allais être le premier dans le Guinness des records à mourir assassiné par des patates !

- Pas le seul ! corrigea Mully en essuyant son visage dégoulinant de jus verdâtre, n'oublie pas l'André, et l'Eliane la femme du Père Picard, la vieille Emilie, et l'Henri, pas plus tard qu'hier !

Jean prit un coup de sang :

- Mais nom de dieu, qu'es ce qu'on a bien pu trafiquer avec cette terre là pour arriver à ce maudit résultat ! ?

- Je vais étudier ça, répliqua l'officier en fourrant une poignée des légumineuses coupées par ses soins dans une des poches de son pardessus quasi en lambeaux.

Jean considéra l'état calamiteux de leur aspect général. Leurs vêtements étaient déchirés et couverts de boue, dégoulinant du jus verdâtre qui avait giclé des racines de patates, leur visage était noir et leurs cheveux en bataille.

- On ne va pas pouvoir rentrer comme ça au village... On est dans un état pire que des épouvantails, si quelqu'un nous voit, c'est la crise cardiaque assurée ! Il y a déjà eu assez de morts comme ça, on va prendre par le petit sentier qui passe entre la rivière et les prés du père Timber...

Eclairés par la pleine lune, les deux compères avancèrent avec prudence. En les apercevant, telle une sentinelle sortant son épée de son fourreau, une vache, qui vadrouillait à la limite des fils de fer barbelés, baissa la tête pour faire voir ses cornes. Elle et ses collègues pratiquaient les trois huit : huit heures à broûter, huit heures à ruminer et huit heures à dormir, et là c'était l'heure de dormir. Le

bovidé, rendu nerveux par l'insomnie, poussa un long meuglement signifiant qu'il fallait que les intrus passent leur chemin. Les deux compagnons d'infortune se regardèrent mutuellement quelques secondes, éclatèrent de rire puis, tels des paillasses à la fin du carnaval. Ils rentrèrent au logis bras dessus, bras dessous.

-VIII-

Jean entrouvrit la porte d'entrée de la ferme avec d'innombrables précautions ; il s'agissait de ne pas se faire remarquer.

- C'est bizarre, murmura Mully, ça me fait penser quand je rentrais de faire la fête pendant mes années d'université... Si mes parents m'avaient vu dans cet état...

A peine entrée, l'officier se mit à grimper les escaliers quatre à quatre.

- Première pour la douche ! lança-t-elle en riant comme une gamine en colonie de vacances.

Jean s'affala sur une chaise de la cuisine. D'un geste désabusé il se versa un verre de Bordeaux pour se remettre de ses émotions. "Mince de mince" songea-t-il en sirotant le jus de la treille, en

matière de pinard, la mère Niflard ne s'était pas foutu de lui ! Dire que dans sa geôle, il devait se contenter d'un broc de flotte. Il se resservit un verre, puis un autre, et décida d'aller voir où en était Mully : lui aussi ressentait le besoin de passer au dégrassage. Arrivé en haut de l'escalier, le bidasse tomba sur une longue suite de vêtements menant à la salle de bain. Mully sortit de sous la douche, ruisselante, juste couverte d'une serviette.

- Je te laisse le place, fit-elle. Après, il faudra que tu fait une lessive, j'ai vu qu'il y avait une washing-machine dans un coin de le salle de bains...

L'officier s'approcha de Jean, lui passa la main dans les cheveux, et reprit d'une voix de miel :

- Après, tu pourras aller te coucher, moi j'ai du travail, il faut que j'analyse les racines de les patates qu'on à ramené.

Jean resta un long moment, pétrifié au milieu du couloir. Son front brûlait, comme marqué au fer rouge. Dans l'air flottaient des parfums de cannelle et de savon de Marseille mêlé. Les pieds du bidasse se mirent à décoller lentement du parquet, tout être sensible aurait pu entendre le craquement presque imperceptible qui s'ensuivit. Puis, groggy comme un boxeur, il se déshabilla, en état de quasi-hypnose, fourra ses fringues et celle de Mully dans la machine à laver. Quand ses pieds retouchèrent terre, il passa à la douche. L'eau était glacée, le capitaine avait utilisé toutes les ressources du ballon d'eau chaude. Après s'être consciencieusement dégrassé, il se rinça et s'essuya en rêvassant, son cœur battait au rythme du tambour de la machine à laver. Il entra dans sa chambre, referma la porte et se glissa dans son lit fait au carré. Une multitude de petits bruits venant de partout se mirent à le bercer : le vent dans les feuilles et les branches, les troncs craquants, le bruissement de la rivière, l'aboïement d'un chien venant du bout du village, une querelle de chats, les cris de quelques oiseaux à l'origine indéfinie et l'éternel son, étouffé par la profondeur du soir tombant, de la cloche de l'église égrenant les heures. Fourbu mais heureux comme un pape, il s'endormit du sommeil des justes, les bras le long du corps, la tête calée sur son oreiller en plumes d'anges, l'âme en partance pour le paradis des amours naissants. Soudain, au beau milieu de la nuit, il se sentit secouer par deux mains fébriles.

- Qu'est-ce qui se passe, fit-il le bidasse d'une voix de chèvre asthmatique, c'est la guerre ?

- Non, éructa Mully, dont le visage de madone blonde apparut en flou au regard de son subordonné, j'ai trouvé la solution des morts de le village ! Viens !

L'officier prit le bidasse par la main en l'entraîna dans l'escalier. Haletante, elle désigna le microscope qui trônait dans son laboratoire de campagne.

- Look là dedans !

Jean colla ses yeux sur le binoculaire.

- J'y vois rien, lâcha le bidasse, encore à moitié dans le cirage...

Les yeux de Mully pétillèrent.

- Je vais tout t'expliquer depuis le début. Est-ce que tu te souviens de l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl ?

- Un peu oui ! Même qu'on a fait voir une carte à la télé où le nuage s'arrêtait juste à la frontière. A l'époque les douanes existaient encore entre l'Allemagne et la France. A croire que ce nuage là n'avait pas son passeport en règle et qu'il à été refoulé !

Mully éclata d'un rire nerveux et reprit :

- Et bien, figure-toi qu'en analysant les champignons que j'ai ramassés hier, j'ai retrouvé des traces de césium 137, le combustible employé dans la centrale Ukrainienne en question. Les champignons ont la particularité d'être comme des éponges à radioactivité. En analysant ces jolies amanites, mon compteur Geiger s'est mis à crépiter à presque 2000 becquerels par kilo !

Jean s'alluma une maïs et fronça les sourcils.

- Deux mille quoi ?

- Becquerels, c'est l'unité de mesure de le radioactivité.

- Et alors, c'est beaucoup ?

- Pour te donner une idée, le seuil autorisé à la consommation en Europe est de 600 Becquerels.

Jean faillit avaler son clope.

- Bon sang, mais c'est terrible !

- Terrible, c'est bien le mot. Quand on sait que la radioactivité diminue avec le temps, si on se base sur l'isotope du césium 137, on peut arriver à calculer la dose qu'ont pompée les champignons en 1986, et là, le mot "terrible" devient un euphé... je ne sais plus quoi...

- Euphémisme ! claironna fièrement Jean.

Pour une fois qu'il connaissait un mot compliqué.

- Après la catastrophe, des organismes de contrôle indépendants ont fait leurs propres relevés. Regarde là, fit-elle en désignant une zone rouge à droite de la carte de France venant d'apparaître sur l'écran de son ordinateur portable.

Le bidasse, maintenant presque totalement sorti de son brouillard, se mit à observer sa complice avec plus d'attention. Celle-ci ne s'était pas coiffée ; ses cheveux blonds en bataille ressemblaient à une de ces meules de paille dorée du mois d'août, à l'heure où la lumière commence à décroître et que le joyeux fracas des rires des enfants, qui avaient joué là tout l'après midi, faisaient place au silence préfigurant le coucher du roi soleil. Ses yeux bleus, brillaient comme des lacs de montagne aux eaux limpides, sous le soleil d'été. Jean aurait voulu s'y noyer...

- Tu vois, continuait Mully, tout le coin a été touché. Des plaintes ont même été déposées devant les tribunaux par des malades de la thyroïde, convaincus que leur maladie était due au passage du nuage.

Jean n'écoutait plus. Il promenait maintenant ses yeux sur Mully. Celle-ci avait juste prit le temps d'enfiler un tee-shirt et sa poitrine se soulevait au rythme de sa voix. Comme dans Cendrillon, qu'on lui avait lu quand il était petit, Jean rêvait d'une une fée qui, du bout de sa baguette magique, changerait le pantalon de treillis militaire de l'officier en robe blanche. La "fée" détourna le regard de l'écran de son ordinateur et pointa Jean d'un index interrogatif :

- Est-ce que tu te souviens de ce que je t'avais dit sur les O.G.M. ?

Jean tira une bouffée de sa "maïs" et s'esclaffa :

- Ah oui, le bricolage des gènes !
- Bravo ! Et bien, imagine-toi que les "tubercules", comme tu dis, que nous avons arrachés tout à l'heure est le résultat de le bricolage en question ! Le champ du seigneur des lieues est comme une espèce de laboratoire clandestin en plein air, et ça doit durer depuis des lanternes, peut-être même avant qu'on lance les premières cultures chez-nous, aux Etats-Unis...
- On dit depuis des lustres, pas depuis des lanternes, corrigea Jean. Mais ça ne change pas le problème...

Mully, telle une conférencière disciple de Dyonisos, se versa un verre de vin avant de reprendre sa diatribe :

- Le génie génétique permet ce que les lois naturelles de l'hybridation interdisent, l'échange de gènes par-delà les barrières d'espèces. Par exemple, en bricolant les gènes d'une brebis, on peut fabriquer dans son lait un facteur sanguin humain !

Jean, le regard accroché aux lèvres aux couleurs de fraises sauvages écrasées de son officier préféré, retint son souffle. Mully se leva, posa ses mains sur ses hanches, et prit d'un ton furibard :

- Le jour où le nuage de Tchernobyl est passé ici, il y avait un fort orage. J'ai vérifié dans les archives météo. Dans tout ce coin là, la terre s'est transformée en éponge à radioactivité. Quand les tubercules trafiquées ont reçu leur surdose de Césium 137, il s'est mis en marche un processus que les anciens appelaient ouvrir la boîte de Pandore ! Des éléments d'organismes génétiquement modifiés, boostés par le facteur d'irradiation se sont combinés à vitesse accélérée pour fabriquer de véritables monstres !

Le capitaine s'empara d'un des échantillons glanés la veille au soir et les projeta sur le sol.

- C'est de la folie, du bricolage de dément ! s'énerva l'officier tout en piétinant le végétal d'un talon rageur..

Puis la furie blonde se calmât et porta un toast :

- A la fin de la planète !

Elle posa son verre d'un geste las, et se prit la tête entre les mains. Le choc de ses coudes résonna sur la table en bois à la manière d'une pierre tombale se refermant sur une sépulture. Du légume écrabouillé, s'échappait maintenant le jus caractéristique verdâtre.

"C'est vrai, pensa Jean, qu'à ce rythme là, il n'y aurait bientôt plus de poissons normaux dans les assiettes, plus de vrai pernillard, plus de cigarettes mais non transgéniques, plus de pinard : l'enfer !"

Il tapa du poing sur la table :

- Mais bon sang, s'énerva-t-il en citant l'un des auteurs qu'il avait lus en prison, il doit bien y avoir un moyen d'arrêter tout le traficotage de ces concentrés de moule à gaufre, de bachi-bouzouks de tonnerre de Brest !

Pour toute réponse l'officier poussa un long soupir emprunt de lassitude. A cet instant précis, telle la "deus ex-machina" de la dramaturgie antique, la machine à laver s'arrêta de tourner.

- Va étendre le linge, fit Mully, moi je vais me reposer un peu, après j'enverrai mon rapport.

Mully monta l'escalier d'un pas lourd et lent. Les quatre heures du matin sonnèrent. Le bidasse commença l'étendage sur le fil tendu en travers de la grange. La bas, au tournant de la rivière, un héron était en pleine partie de pêche. Il était venu seul et s'appliquait à prélever juste le nécessaire de poisson pour sa survie, laissant les grosses pièces aux bipèdes humains. Instinctivement, il semblait avoir compris que, s'il agissait d'une autre manière, il n'allait pas tarder de passer de la colonne de la catégorie des animaux protégés à celles des prédateurs à éliminer. La rosée en train de se déposer semblait filtrer, tamiser l'air. Apaisé par un calme infini, Jean se sentit envahi par la somnolence. Il s'assit sur le banc en bois du jardin et s'endormit pour une paire d'heures, bercé par le lointain ululement d'une chouette, très sage gardienne de la forêt tutélaire.

-IX-

Le matin était clair et frais. Les hirondelles, authentiques stakhanovistes à plumes, avaient repris le travail. Leurs petits dans leurs nids piaillaient, exigeant leur dose de protéines, un peu comme ces habitants des villes qui attendaient le livreur de pizza, effondrés devant leurs téléviseurs. Jean, bien qu'un peu chiffonné par sa sieste, avait trouvé une idée : demander conseil au père Domartin sur les

suites à donner à l'affaire des "patates". Le presbytère était situé en plein centre du village. "De là, s'amusait à dire le bon père, je peux surveiller toutes les âmes". Jean fit sonner la cloche accrochée à la grille. Cinq minutes après, animé du pas lent des sages, le curé arriva, cigare au bec et binette à la main. Grâce à une précieuse et discrète filière diplomatique, le curé fournissait en eau bénite ses condisciples cubains officiant clandestinement ; en échange, ceux-ci lui envoyaient des caisses entières de Havanes. A la fin de la messe il n'était pas rare que le saint-homme fasse une distribution gratuite de cigares, au grand dam des membres de la ligue de moralité du canton. Jean fut accueilli avec ferveur par l'habitant du lieu, ceint de son auréole tabagique.

- Entre ici, mon très cher frère, va m'attendre dans le jardin...

Jean s'installa sur le banc en pierre de forme semi-circulaire. Le jardin, véritable reproduction miniature de celui de l'Eden, sentait le fruit mûr et la menthe poivrée. Installé en paliers, il montait jusqu'à la lisière du bois de chênes tutélaires qui le surplombait. Une fontaine crachait son eau fraîche par la bouche d'un angelot en fonte. Dans le bassin, alimenté par la source du village, nageait une bande de poissons rouges, nourris aux miettes de pain dur. Affalée sur un des nénuphars, une rainette perfectionnait son bronzage tout en surveillant le ballet des moustiques., Le père avait installé un hamac ramené de ses voyages d'Amérique du sud, entre deux des branches d'un pommier arthritique. Ces pommes là, contrairement à ceux de l'arbre du paradis étaient d'un aspect peu ragoûtant : frêles, d'une teinte jaune pâle, finement tavelées. Pourtant, leur goût était inégalé ; quand on les croquait, leur peaux fine éclatait pour laisser gicler leur jus aux parfums mille fois divins...
Signe des temps, les pommes d'aujourd'hui jouaient sur leur apparence : tout en elles rivalisait de brillances et de vaines couleurs. Las ! les dents les plus aiguisées s'y cassaient ; quant à leur saveur, autant mâcher une poignée de mastic à carreaux mariné dans un bain d'aspartame. Les soirs d'été, l'habitant des lieux révisait sa Bible en envoyant les volutes ouatées de ses cigares vers le ciel, les cercles, presque parfaits, montaient en tremblotant, ils arrivaient bientôt aux narines de Saint-pierre qui s'impatientait de faire connaissance avec cette créature engendrée par son patron. La créature en question arriva, portant une bouteille de rhum et une assiette de jambon du crû en tranches.

- Alors, fit l'homme de Dieu tout en versant de larges rasades de rhum dans des verres en cristal ouvragé, qu'est-ce qui me fait la surprise de ta visite, ça n'est sûrement pas pour te confesser,

d'ailleurs ça prendrait des heures, et mon agenda est aussi rempli que celle d'un multimilliardaire émargeant à ses cinquante conseils d'administration hebdomadaires...

Jean avala une lampée du rhum puis, se lança dans son discours comme un funambule dans son numéro de cirque.

- Ben voilà, c'est au sujet du champ de Monsieur le Comte...
- Parle en toute confiance, mon fils, ce que tu diras ne sortira pas d'ici. Mais fait vite, le temps des communions arrive et comme je te l'ai dit tout à l'heure, je ne dispose pas de beaucoup de temps...

Jean tira un bouffé de son cigare pour se donner du courage et reprit :

- Les patates de ce champs là ne sont pas des tubercules comme vous et moi, ce sont des sortes de monstres bricolés par des malades échappés d'asiles psychiatriques déguisés en ingénieurs en agriculture

Un sourire amer barra le visage de l'ecclésiastique.

- Je vois, d'ailleurs ça ne m'étonne qu'à moitié, je me suis toujours demandé pourquoi le Nicolas du château montait la garde jour et nuit devant un simple champ... Je me demande pourquoi tu es venu me raconter tout-ça ?

Jean s'enflamma :

- Mince de mince, j'aimerais bien raser tout ça en deux temps trois mouvements !
- Et pourquoi ne le fais-tu pas ?

Le bidasse tomba des nues :

- Mais détruire le bien d'autrui, c'est un péché !
- Un péché, s'énerva le père, t'es vraiment gonflé ! Toi qui n'as jamais mis les pieds à la messe te voilà touché par la grâce ? Ce qui t'arrive ça s'appelle la foi du charbonnier, bougre de mécréant, respecte au moins les lieux ou tu te trouves ! D'ailleurs, si c'est détruire le bien d'autrui qui te titille l'âme, tu n'auras qu'à venir te confesser après !
- Et les gendarmes, s'inquiéta le bidasse ?

- T'en fais pas pour ça, avec toutes ces histoires de décès "patatiques" ils ont d'autres chats à fouetter... Et puis tu sais parfois "nécessité fait loi" comme on dit. Est-ce que tu te souviens de ce qui est arrivé, il y a une dizaine d'années, au fils Poissard ?
- Pour sûr, on a retrouvé ce cochon là, assommé, dans un fossé à la sortie du village, une sacrée correction qu'on lui avait administrée ce jour là !
- Ce sombre individu voulait dénoncer les sans-papier qui étaient venus récolter un peu de monnaie pendant les vendanges. Tu te rappelles, je les avais hébergés...

Le bon père se leva d'un bond en serrant le poing de sa main droite.

- La colère de Dieu s'est abattue sur ce Judas...
- Mince de mince, lâcha le bidasse qui venait de comprendre, alors la correction c'était vous ?
- Affirmatif...

Le curé servit une nouvelle tournée de rhum. Bientôt, la tête du bidasse se mit à tourner comme un lion dans la cage d'un cirque ambulante. Envoûté par les exquises et profondes saveurs épicées de la boisson exotique, il déchiffra fébrilement la calligraphie gravée sur l'étiquette de la bouteille : "Adam, le premier rhum". Il éclata de rire.

- J'ai une idée ! éructa l'ecclésiastique grisé également par la divine boisson, ce matin à onze heures j'ai un gros mariage, cent-cinquante invités, le fils des Champagnes Reicrem épouse la fille des Champagnes Nongirep Mod ! Après la célébration je ferai sonner les cloches à toute volée par les gamins du village, je leur dirai que s'ils arrivent à tenir pendant plus d'une heure je laisserai boire le vin de messe pendant un mois sans leur mettre de coup de cul à chaque fois que je les y prendrai ! Ca va faire un boucan du diable !

Le père se signa en tonnant un "vade retro satanas !" plein de fougue, pour se faire pardonner de son blasphème.

- Pendant ce temps là, poursuivit-il, tu pourras procéder à l'assainissement du terrain. Une fois la cérémonie terminée tout le village sera au vin d'honneur. Les parents des mariés vont faire une sorte de concours de dégustation de leurs Champagnes respectifs, je les ai vus ce matin

décharger des caisses de leur nectar et des palanquées de charcutailles dans la salle des fêtes, va y avoir de l'ambiance !

Jean fronça les sourcils.

- Et le Nicolas, vous êtes sûr qu'il viendra aussi ? Il ne faudrait pas qu'on le trouve en train de monter la garde...
- J'en fais mon affaire, d'ailleurs quand il y a un coup à boire, tout le monde viens...
- Pour ce qui est du matériel, je vais demander au père Timber qu'il me prête son tracteur. Je vais lui expliquer toute l'histoire, vu ses antécédents, je suis sûr qu'il aura à cœur de m'aider.

Le père Timber avait été décoré de la médaille de la résistance. Pendant la guerre de quarante, il s'était échappé d'un camp de prisonniers. Pendant quatre longues années, il avait vécu dans sa cave, tandis que sa femme s'occupait de la ferme. La nuit il sortait pour ravitailler la résistance et faire les travaux de force de l'exploitation. Lors de la débâcle de l'armée allemande, les habitants du village avaient été prévenus de l'arrivée d'une colonne de SS. Avant de filer dans les bois avec ses congénères, le père Timber avait laissé traîner sur la table de sa cuisine un casier de bouteilles de pinard piquées à la strychnine par le bouchon. Par ce geste malicieux, il avait envoyé trente bonhommes dans la sciure. Le père Domartin ouvrit largement ses bras, paumes des mains tournées vers le ciel.

- Allez ! fit-il, pars en paix et accompli ton ouvrage, Jésus vomissait les tièdes, n'oublie jamais ça !

Jean serra fraternellement la main de son hôte. Le bidasse se sentait empli d'un courage nouveau, son esprit tout entier était tendu vers le but qu'il s'était fixé, était-ce dû aux paroles prononcées par le saint homme ou par la quantité de rhum dont il s'était imbibé, il n'aurait pu le dire. Il marcha droit vers la ferme du père Timber tout en tirant quelques bouffées de son Havane. Il laissa passer les vaches de l'Antoine qui s'étaient engagées sur le pont et s'en allaient au pré, d'un pas guilleret, afin de transformer leur quota d'herbe en vingt litres de lait quotidien par tête de pipe. La guide du troupeau remercia Jean de sa galanterie en lui meuglant un compliment.

- Salut soldat Naymard, déjà debout ? fit l'Antoine qui suivait la bande à cornes, accompagné de son fidèle Argos, un chien pur race ithaquienne, doué d'un sens exceptionnel de l'orientation.

- J'avais besoin de sentir l'odeur de la bouse, plaisanta le bidasse, ça m'étonne qu'un de ces loustics de la réclame n'ait pas encore pensé à en vendre du parfum avec cet arôme là !

Le visage du paysan se barra d'un sourire narquois :

- T'inquiète pas, ça ne vas pas tarder, j'espère qu'on touchera des droits là dessus, conclut-il avant de prendre congé.

De l'autre côté du pont, le père Niflard, qui avait déjà ouvert son établissement, était en train d'inscrire le menu du jour sur le chevalet de bois. Jean s'avança dans le dos de l'homme et s'immobilisa à une dizaine de mètres de lui ; le crissement imperceptible de la craie sur le tableau noir s'arrêta. L'aubergiste fit deux pas en arrière pour admirer sa calligraphie puis, sans s'être rendu compte qu'on l'observait, décida de rentrer pour passer un coup de serpillière dans la salle du restaurant. Le bidasse tira une dernière bouffée de son cigare et ouvrit grand les yeux pour déchiffrer la littérature du bistrotier. Après avoir lu les mots "Plat du jour : Hachis Parmentier" le cœur de Jean faillit s'arrêter de battre. Il se rua comme un seul homme dans le café et se saisit du Marcel par les épaules.

- Où est Jeannine ! ? hurla-t-il.

- Qu'est-ce qui t'arrive, sursauta le bistrotier, t'es en manque d'oxyde de carbone ou quoi ! ?

- C'est une question de vie ou de mort !

Marcel écarquilla les yeux.

- Elle est dans la cuisine, souffla-t-il, elle prépare la tambouille...

Jean ouvrit la porte, Jeannine s'apprêtait à porter une cuillerée de sa recette à la bouche. Jean lui bloqua la main en hurlant :

- Mange pas de ça, c'est mortel !

Jeannine sursauta. Elle, qui n'était pas du genre à perdre son sang froid, répliqua immédiatement :

- T'es pas fou !, c'est l'amour qui te tourneboule le ciboulot ou quoi ?

- C'est pas ça, il faudra que je t'explique, tu comprendras !

Le cœur battant la chamade, Jean pointa d'un doigt tremblotant la tambouille qui mijotait sur la cuisinière en fonte.

- Les patates de ton hachis, elles viennent du champ du comte ?

- Ça va pas, protesta Jeannine, c'est de la Ratte, je la fais pousser dans mon bout de terrain, derrière le restaurant !

Jean posa un long, très long soupir de soulagement, et embrassa les deux taverniers.

- Je repasse ce soir tout vous expliquer, fit le bidasse en se dirigeant vers la sortie. Au fait, vous allez au vin d'honneur du mariage ?
- Bien sûr, répondit Marcel, tout le village est invité, et toi tu ne viens pas ?
- J'ai une affaire urgente à régler ! A ce soir !

Jean fila comme un éclair.

- Ah ! l'amour, soupira Jeannine en essuyant une larme du coin son tablier.

Coïncidence heureuse, le père Timber arrivait juste devant l'auberge, poussant une brouettée de paille destinée à renouveler la litière des cages à lapin.

- Mince de mince, faillit s'étrangler Jean, j'allais justement passer te voir.
- Ben me v'là, s'étonna le paysan en posant sa brouette mythique.

Le bidasse attrapa le quidam par le coude et l'entraîna dans le café-restaurant.

Voyant les deux clients débarquer, Marcel posa son balai et souffla :

- Décidément, j'arriverai jamais à faire le ménage aujourd'hui ! Qu'est-ce qui t'arrive Jean, tu as l'air affolé comme un lapin pris au collet ?
- Va chercher, Jeannine, je vais vous mettre tous au courant les trois en même temps de l'affaire qui me turlupine, ça m'évitera de répéter.

Marcel disparu dans la cuisine et en ressortit en compagnie de sa moitié.

- Tu vas finir par nous mettre au parfum de tout ce mystère ! s'emporta Jeannine tout en s'essuyant les mains sur son tablier.
- J'y viens, sers-nous d'abord un pernilard.

Les quatre complices se regroupèrent autour du zinc. Marcel remplit les verres. Jean avala une gorgée dans l'intention louable de s'éclaircir la voix. Il respira un bon coup et se lança :

- Voilà, c'est au sujet du champ de patates de notre Maire ; si le Nicolas monte la garde devant c'est pas pour empêcher qu'on chaparde...
- Accouche ! s'énerma Marcel après s'être allumé une "maïs".

- Pour résumer, je dirai que les légumes qui poussent dans cette terre là sont des sortes de bizarreries fabriquées avec de la chimie et du nucléaire, un peu comme un Frankenstein végétal si vous voyez ce que je veux dire...

Les trois auditeurs ouvrirent grands les yeux. Le bidasse reprit :

- Je peux même vous dire que c'est après avoir mangé de ces saloperies là que l'André, le Pierrot et tous les autres, sont passés l'arme à gauche.
- Bon sang ! s'emporta le père Timber, il faut raser toute cette engeance à la faux et traiter la terre au défoliant mélangé à de l'essence puis foutre le feu à tout ça, je te jure qu'il sera pas prêt de repousser quoi que ce soit dans ce lopin de terre-là pour un bon demi-siècle !

Marcel trinqua avec le noble vieillard :

- Bravo, bien parlé !

Jean s'enthousiasma :

- C'est exactement ce que je voulais faire ; mais j'avoue que je n'avais pas pensé à la méthode à employer ! Là, y'a rien à dire, je crois qu'on pourrait pas faire mieux ! Il faut passer à l'action et vite, avec votre aide, l'affaire va pas traîner, pour sûr ! Le Père Dommartin est aussi dans le coup, à onze heures précises, il va faire sonner les cloches de l'église pour faire diversion, personne ne nous entendra et, comme tout le monde sera au vin d'honneur, personne ne nous verra non plus...
- Je m'en vais aiguiser ma faux, fit le père Timber, tu ouvriras le chemin devant le tracteur. Je vais aussi prendre mon fusil et une provision de cartouches de douze, il ne faut rien laisser au hasard ! Pendant ce temps là va mettre tes habits de pêcheur, si quelqu'un te voit dans le village revenir du coin maudit après le nettoyage, tu diras que t'étais en train de taquiner la truite...

"Mince de mince, pensa Jean, pour ce qui était l'efficacité, ça en imposait. Le paysan donna une dernière consigne :

- Je file atteler ma remorque au tracteur et remplir la cuve du mélange que je t'ai dit, rendez-vous dans ma cour dans une demi-heure, il est déjà dix heures, la cérémonie de mariage va bientôt commencer.

Le paysan fila au devant de son devoir. Jeannine finit son verre et reprit le chemin de sa cuisine.

Marcel s'adressa au bidasse à voix basse :

- J'aimerais te demander quelque-chose...
- Vas-y, je t'écoute.
- Qu'est-ce que tu compte faire après l'armée ?

Jean se gratta la tête nerveusement.

- J'en sais rien, moi mon truc c'est la terre. J'aimerais bien revenir au village ; c'est ici que j'ai envie de vivre, mais il faudrait d'abord que je trouve du boulot et un logement.
- Cherche plus, t'as trouvé !
- Comment ça ?

Marcel remit la tournée et reprit :

- Ben voilà, tu sais moi et Jeannine on commence à prendre de la bouteille, on aurait besoin de quelqu'un pour nous aider à tenir la baraque. Pour ce qui est du logement, on a une chambre qui nous sert à rien, c'était celle de François, notre fiston, qui est parti vivre à Paris, tu dois bien te rappeler de lui ?
- Bien sûr, qu'es-ce qu'il est devenu ?
- Il a monté une société qui récupère tous les croupions de poulets des élevages du coin pour les revendre à une grande enseigne de fast-food. Après transformation on fait frire le tout et on les vend a ceux qui en veulent, des "nouguettes" ça s'appelle, il paraît que ça marche du tonnerre de dieu ! Gagner sa vie en revendant ce que d'habitude on donne aux chiens, c'est dur à avaler !
- Avec de la sauce ketchup tout s'avale, fit Jean, j'en ai déjà mangé une fois avec un collègue bidasse et je suis toujours là, preuve qu'on s'endurcit au régiment !

Marcel éclata de rire. Il s'essuya les yeux avec le dos la main, servit une autre rasade de perniflard.

- Toujours est-il que la chambre de François est libre, si tu veux, elle est pour toi, on en a déjà parlé avec Jeannine... Puis tu sais, maintenant pour nous, les hivers deviennent longs, à chaque fois on dirait que des pelletées de cendres fines ensevelissent le soleil jusqu'au printemps...

Jean attrapa Marcel par les épaules.

- Tu peux compter sur moi, on va rajouter le loto et le PMU et la librairie au café-restaurant-épicerie-tabac, ça désemplira pas du soir au matin ! Moi je me lèverais à l'aube et vous, pendant ce temps là vous pourrez faire la grasse matinée.

- La grasse matinée, s'offusqua Marcel, mais c'est quoi ce truc on connaît pas ça, nous ?

Jean sourit et lança une dernière phrase avant de repartir vers son devoir :

- Tu vas voir, c'est simple comme bonjour, suffit de se laisser aller.

Le bidasse repensa au François, partir d'ici pour partir vivre dans la capitale, là où il n'y avait pas de place pour se garer, ni pour les voitures ni pour les hommes, ça lui semblait quelque chose d'incroyable. Et pourtant le mépris que portait une bonne partie des citoyens aux "péquenots" était sans limites. De plus en plus d'immigrés de l'intérieur préféraient mourir sous les ponts des autoroutes plutôt que rentrer chez eux, là où pourtant ils auraient pu retrouver un peu de l'humanité dont l'infini manque tuait chaque jour, les matins d'hiver, devant les yeux blasés des gens pressés. Jean frissonna et hâta le pas. Au "refuge" tout était calme, on aurait pu entendre une mouche tsé-tsé voler. Jean monta les marches qui menaient à la chambre de Mully avec mille précautions. Celle-ci semblait dormir à poings fermés, le bidasse remonta délicatement les couvertures sur elle, tira les rideaux, puis redescendit au rez de chaussée. Il décrocha une veste kaki du fil où elle finissait de sécher et l'enfila en toute hâte.

- Qu'est-ce que tu fais ? fit une voix dans son dos.

Jean se retourna lentement. Mully brandissait un pistolet. Le bidasse ne perdit pas son sang froid :

- Je vais ratatiner le champ de patates transgéniques, c'est pas par goût de saccager, c'est juste une œuvre de salubrité publique.

Mully releva le canon de son arme et menaça :

- Ceci est un Colt modèle 1911, son chargeur contient sept balles de calibre 45 capable chacune de transformer ton bloody crâne en steak haché, rappelle toi ce que je t'ai dit le premier jour de la mission, si tu fais un pas vers l'extérieur je serais obligé d'appuyer sur la détente !

C'est à cet instant précis que le Jean prit réellement conscience du pouvoir de persuasion permettant à la diplomatie américaine de s'imposer dans le monde entier. Le bidasse osa tout de même une question :

- Dis-moi une chose, comment se fait-il que personne n'ait encore eu l'idée de nettoyer ce champ plein de saloperies, tu dois bien avoir une idée ?

L'officier s'aida de son autre main pour maintenir son arme. Devant l'air déterminé de son interlocuteur, elle déglutit sa salive et confia d'une voix tremblotante :

- C'est la firme Food Factory, le plus puissant groupe agroalimentaire de la planète. Pour ne pas prendre le risque de nuire à son image et pour se préserver des faucheurs alter mondialistes, les actionnaires de cette société ont décidé de faire des essais dans des endroits discrets, disséminés sur tous les continents..
- Mais bon sang, tout ça c'est des intérêts privés, qu'es-ce que les services secrets de l'armée américaine ont à voir là dedans ?
- C'est une interrogative ou quoi ?
- On dit interrogatoire ! Et puis c'est toi qui es du bon côté du pistolet non ? Et puis mince de mince, j'ai bien le droit de savoir pourquoi j'ai failli mourir étranglé par des racines de patates tueuses, c'est quand même bien le minimum !

Mully se fendit d'un sourire à la Mona Lisa, poussa un long soupir, et lâcha le morceau :

- Food Factory est aussi un lobby puissant, cette compagnie a fait partie du comité de soutien à notre ancien président, elle a versé des sommes colossales pour contribuer à son élection, c'était la moindre des choses de lui rendre la monnaie de son argent, comme on dit chez vous. Mais ça c'est secret défense. En théorie je devais juste enquêter pour savoir s'il y avait un point commun entre toutes ces morts étranges et brutales, on ne me m'avait pas tenu au courant de l'histoire du fameux lopin de terre maudit. J'ai découvert le pot aux fleurs en tombant sur certains fichiers de l'ordinateur d'un des cadors du Pentagone. Un soir très tard je suis rentrée dans son bureau pour lui demander des instructions complémentaires au sujet de ma mission ici, en France. Le gars ronflait comme une escadrille d'hélicoptères de combat, à côté de lui il avait une bouteille de Bourbon aux trois quarts vide. Pendant qu'il cuvait, j'en ai profité pour piocher toutes les informations que je pouvais. En théorie je n'aurais jamais dû savoir ce que je sais, toi non plus d'ailleurs...
- Alors il va falloir que tu me tues maintenant !

Mully serra les dents ; d'un geste sec elle déverrouilla la sécurité de son arme.

Le visage de Jean se barra d'un sourire amer. Sur le buffet Il aperçut une des bouteilles de Champagne que la Jeannine lui avait donnée et lança :

- Es-ce que j'ai droit au dernier verre du condamné ?

L'officier gronda :

- Arrête ton cinéma, rappelles toi que c'est grâce à moi que tu es sortie de prison !
- C'est vrai, mais j'ignorais tout ce qui s'était passé ici ! C'est pas histoire de te contrarier que je voudrais réduire ce maudit lopin de légumes pourris en cendre, c'est par principe de précaution comme on dit. Et puis je dois bien ça à la mémoire des victimes, je les connaissais bien, c'était pas tous des anges mais ils ne méritaient pas de finir comme ça !

Un lourd silence s'installa dans la pièce. Mully se sentit désemparée, le manque de sommeil avait mis le feu à ses tempes, le canon de son pistolet commença à trembler. D'un geste las, elle balança son arme sur la table. L'officier s'empara de la bouteille de champagne rescapée, défit le muselet d'une main rageuse et fit sauter le bouchon avec ses dents. Le précieux liquide gicla dans toute la cuisine. Elle remplit deux verres et en tendit un à Jean. Les deux complices trinquèrent comme deux cosaques furieux.

- Alors tu ne m'exécutes pas ? fit le bidasse après avoir éclusé sa coupe d'un coup de langue experte.

Mully passa sa main dans ses cheveux, son œil pétillait autant que le Champagne :

- On verra ça plus tard ; en attendant, je vais te donner un coup de main pour le "nettoyage"...

Terrassé par ce coup de théâtre, Jean faillit défaillir ; il sortit pour aspirer une bouffée d'air. Soudain, les cloches se mirent à sonner à toute volée. A la sortie de l'église, le blanc de la robe de la mariée se fonçait à l'ombre des tilleuls de la place.

- Il faut y aller, s'affola Jean, la cérémonie est terminée, on a deux heures devant nous pour faire le boulot, pas plus !

Mully revêtit le fameux imperméable maronnasse fripé maison, y fourra son pistolet dans l'une des poches et la bouteille de Champagne dans l'autre (ce qui témoignait du côté pratique de ce genre de vêtements déformés par l'usage, nul doute qu'un "créateur de mode" allait reprendre l'idée un de ces

jours prochains en appelant ça "imperméable à poches de commissions" un vrai "must" pour sûr). L'officier prit le panier en osier où le reste de sa cueillette "miraculeuse" de la veille commençait à tourner au noirâtre.

- Si on me demande quelque chose, lança-t-elle d'un ton enjoué, je dirais que je reviens des champignons !
- T'as raison, en plus tu feras rire tout le monde, y'a pas meilleur moyen pour ne pas éveiller les soupçons...

En un éclair les deux complices, à la façon de Batman et Robin version rurale, chaussèrent leurs bottes en caoutchouc et partirent vers de nouvelles aventures.

-X-

Dehors, la population entière du village convergeait vers la salle des fêtes dans le but de se rincer la dalle aux frais des convoleurs en justes noces. Fier comme Artaban, main dans la main avec sa "fiancée", Jean lançait des bonjours guillerets à tout le monde.

- Bonjour ma petite, fit la Jeannine en serrant fort la main de Mully, passez nous voir, nous avons hâte de faire votre connaissance !

Ils croisèrent ensuite Nicolas, la fameuse sentinelle qui veillait sur les patates trafiquées. L'officier pouffa en pensant à la façon dont elle avait traité le pauvre bougre la veille. Jean lui donna un léger coup de coude, afin qu'elle calme sa confondante hilarité. Dans la cour de sa ferme, le père Timber

avait mis son tracteur en route, un Fergusson "petit gris" digne de figurer dans un musée de l'agriculture ; à l'arrière était accrochée une remorque-réservoir pleine du fameux mélange dont il avait parlé à Jean. En apercevant le couple, le campagnard s'enthousiasma :

- Alors, t'as emmené du renfort !
- Elle s'appelle Mully, répliqua Jean, on ne sera pas trop de trois pour faire le boulot.. Passe-moi la faux, je me ferai un plaisir de dézinguer personnellement tous ces parasites gluants !

Le père Timber passa l'engin aiguisé comme un rasoir au conscrit, sortit son fusil de chasse et s'adressa à l'officier :

- Vous savez vous servir de cet engin là ?
- Affirmatif ! jubila la guerrière.
- Alors en route.

Jean et Mully s'installèrent sur le rebord de la remorque. Cinq minutes plus tard, le fier équipage arrivait sur l'objectif.

- Jean, passe devant et ouvre le passage, fit Mully qui avait instinctivement pris le commandement des opérations, moi je reste derrière le tracteur pour empêcher les tubercules de s'enrouler sur les roues...

Le père Timber s'inquiéta :

- Gare à pas me tirer dans les pneus, les plombs ça arrose partout !

Mully brandit son pistolet et lança fièrement :

- Vous en faites pas, j'ai ce qu'il faut pour shooter précis!

Le paysan siffla d'admiration et enclencha la première. Jean n'avait pas attendu pour commencer son fauchage, il s'en donnait à cœur joie, les tubercules giclaient de tout leur jus malodorant et verdâtre en produisant un petit bruit spongieux. Chacun se mit à l'ouvrage : le père Timber avait ouvert les robinets de sa cuve et le liquide destructeur coulait à flot sur les restes des solanacées coupées puis écrabouillées par les roues du tracteur. A quelques pas derrière l'engin agricole, Mully tirait sur chaque tige qui tentait de bloquer les roues, elle faisait mouche à chaque coup. Le plus petit reste de patate tueuse ayant échappé au vigoureux traitement, était achevé à bout portant et transformé en mousseline par une salve de plombs de douze.

Au bout d'une demi-heure le rythme des sonnaillles de la cloche de l'église diminua en intensité.

- Faut qu'on se dépêche de finir le boulot, souffla le père Timber, les gamins vont pas pouvoir tenir encore longtemps !

L'équipage redoubla d'effort, Jean, s'acquittant de sa tâche avec jubilation, ne sentait plus ses bras ; le cultivateur, quant à lui, surveillait d'un air préoccupé le niveau du liquide de traitement dans le réservoir. Mully elle, se sentant comme à l'exercice, vidait consciencieusement le chargeur de son pistolet, pareillement à un stand de tir de pipes en plâtre à la fête foraine. Essoufflés, à bout de forces, les nettoyeurs, couverts de la tête aux pieds de jus verdâtre, arrivèrent à bout du dernier sillon juste au moment où les cloches s'arrêtaient, comme dans un film d'Alfred Hitchcock. L'équipe évacua le théâtre des opérations en un éclair. Le père Timber s'empara d'une bouteille remplie d'un liquide blanc où trempait un morceau de tissus en charpie.

- Reculez-vous, lança t'il, c'est un cocktail Molotov, ça va flamber mieux qu'à la Saint-Jean !

Le vénérable artificier enflamma l'extrémité du chiffon avec son briquet puis balança le projectile le plus loin possible. Le champ s'embrasa instantanément, produisant une intense onde de chaleur. De l'incendie, s'exhala alors une odeur d'arrière cuisine de fast-food ; les membres du commando se bouchèrent le nez pour ne pas vomir. Le paysan descendit promptement de son tracteur en exultant :

- Ça c'est du bon boulot ! Mes petits je suis fier de vous, ça fait plaisir de travailler avec des jeunots qui ont le cœur à l'ouvrage !

Mully porta à la lumière la bouteille de Champagne entamée qu'elle trimbalait depuis le début des opérations.

- A la victoire ! lança-t-elle avec un bel enthousiasme.

Les trois goulus débouchèrent la bouteille puis, biberonnèrent le saint breuvage à tour de rôle, sous l'œil bienveillant et politiquement incorrect de Dyonisos qui cuvait ses excès, affalé dans un improbable buisson. Quand la bouteille fut vide, le campagnard s'essuya la bouche avec la manche de sa chemise et mit fin aux libations avec une sentence toute empreinte de sagesse :

- Maintenant, il faut qu'on rentre, en voyant les flammes les gens encore pas trop saouls, ainsi que l'engeance de la tribu des buveurs d'eau ne vont pas tarder à donner l'alerte !

Mully reprit son panier à champignons et Jean sa canne à pêche. La retraite fut rapide et ordonnée. Onc n'eut la moindre opportunité de rendre compte ni encore moins de dénoncer l'opération commando tant, ceux qui l'avaient menée, avaient agi avec la discrétion, la maîtrise, le sang froid et l'abnégation de ceux que les justes combats mobilisent ! Les trois complices arrivèrent bientôt au village où l'on entendait résonner les rires mêlés au bruit des verres qui s'entrechoquaient. Le père Timber gara son tracteur dans sa grange et en descendit en demandant à ses passagers de patienter :

- Attendez-moi une minute, je vais vous donner un de mes jambons, j'ai peur que vous vous soyez gâté l'estomac à vivre en ville, tous les deux, vous avez le visage pâle comme de la craie !

Le paysan ressortit avec tendit un sac de toile qu'il tendit à Mully en vantant la qualité du produit :

- Tenez, goûtez-moi ça, vous m'en direz des nouvelles, il a passé tout l'hiver à fumer au bois de hêtre dans la cheminée, je vous ai aussi mis des œufs du jour...

Jean souriat, pour sûr l'officier avait été adopté derechef par le campagnard, une solide gaillarde capable d'abattre sa cible à chaque coup, ça forçait l'admiration !

- Par contre ma petite, reprit le fermier, faites-moi le plaisir de mettre au feu le contenu de votre panier, avec ce qu'il y a là-dedans il y aurait quoi décimer la population entière de la préfecture !

Jean et Mully se regardèrent un bref instant et se mirent à se marrer comme des baleines, par un phénomène de contagion, le père Timber se joignit à eux avec bon cœur.

- Ben mon colon, toussa-t-il, vous deux on peut pas dire que vous êtes du genre à engendrer la mélancolie, un de ces jours il faudra qu'on se fasse un gueuleton chez Jeannine, ça va bientôt être la période du sanglier et c'est justement sa spécialité, je vous inviterai ! Ah, ça faisait longtemps que je m'étais pas tant amusé, tout à l'heure, quand on a ratiboisé le lopin de terre, on se serai cru à la foire, comme dans le temps ! Bon, c'est pas tout ça mais moi il faut que j'y aille...

Le paysan partit s'habiller en dimanche. Fidèle à ses idéaux de solidarité, celui-ci se faisait un devoir de se rendre au vin d'honneur, pour donner un coup de main à ses concitoyens pour vider les bouteilles de Champagne. D'un pas tranquille, Jean et Mully prirent le chemin du retour, main dans la main. Quand le couple passa sur le pont, un chat, affalé sur le rebord de pierres chauffées au soleil, interrompit sa sieste pour observer les deux bipèdes aux doigts entrecroisés. "Pas de doute, songea

le félin avant de se rendormir, ces deux là ont vraiment le béguin "... Les deux complices eurent juste le temps de se réfugier dans leur quartier général sans se faire remarquer ; un des gamins, occupé à accrocher des casseroles sur le pare-chocs arrière de la voiture des mariés, remarqua la colonne de fumée noire au loin :

- Eh les mecs, y'a le carré de patates du Maire qu'est en train de cramer !

Les gosses donnèrent l'alerte, Jean et Mully sortirent en faisant mine de s'étonner.

- Qu'est-ce qui se passe ? fit perfidement le bidasse, en voyant Nicolas foncer sur sa bicyclette à la vitesse d'un coureur bourré d'E.P.O.

Le garde-chasse désigna le nuage sombre et souffla :

- C'est le champ de patates, ça grille dur !

Les invités du vin d'honneur, verre à la main, sortaient un à un de la salle des fêtes en poussant des "ah !" et des "oh !". Une procession spontanée, formée de tout ce beau monde, s'ébranla pour aller constater de visu l'étendue des dégâts. Arrivé au beau milieu du pont, le marié, visiblement ému par ce jour solennel, lança une sentence à l'adresse de sa jeune épouse :

- Regarde, on dirait un feu d'artifice tiré en l'honneur de notre union !

En effet, le cocktail chimique des produits épandus dans la terre mélangés aux résidus de patates produisait une multitude de flammèches multicolores qui pétaradaient en gerbes avant de retomber en une fine poussière de cendres.

La mariée, toute aussi émue que son conjoint, tomba en quasi-extase :

- Mais c'est vrai, tu as raison ! Pour sûr, ça doit être un bon présage !

Contre toute attente, les gens se mirent à applaudir devant le spectacle. Le Carmagnole, une bouteille dans chaque main, fermait la marche du cortège, chantant à tue-tête son éternelle rengaine :

- Dansons la Carmagnole, vive le son, vive le son, dansons la Carmagnole, vive le son du canon !

Le cantonnier s'arrêta quelques secondes au milieu du pont et versa une giclée de Champagne dans l'eau en braillant comme un âne :

- Tenez, petites truites, vous aussi vous avez le droit de trinquer !

Puis, il reprit sa marche zigzagante, tout en interpellant ses condisciples :

- Eh la compagnie ! Attendez-moi donc, c'est moi qu'a le ravitaillement !

Tout à coup, la face rougeaude et la cravate défaits, le maire arriva en courant comme un dératé.

- Tiens, murmura Mully, voilà monsieur Bébèrt.
- Chuuuut, s'énerma Jean, tu vas nous faire avoir des ennuis.

L'édile s'approcha du couple et souffla :

- Bonjour Jean, j'ai appris que tu étais revenu faire un tour au village, tu sais c'est affreux ce qui nous arrive, c'est pire que du vandalisme, cette chose là, c'est du terrorisme, j'ai appelé les pompiers et les gendarmes, j'espère qu'ils ne vont pas tarder !

Cette fois Mully ne put se retenir de rire.

- Qu'est-ce qu'elle a, s'étonna le Maire.

Jean improvisa tant bien que mal :

- Elle n'est pas d'ici, vous savez elle ne comprend pas bien le français, c'est pour ça...

L'officier joua le jeu, en mimant un téléphone avec sa main :

- Excuse me, i'm going to phone...

La face décomposée, le bidasse, très mauvais en anglais mais assez bon dans l'interprétation du langage des signes, traduisit :

- Elle dit qu'il faut qu'elle aille téléphoner !
- Merci j'avais compris ! lâcha le "bébert", d'un ton glacial, avant de reprendre sa course.

Le camion des pompiers arriva, toutes sirènes hurlantes, roulant à une telle vitesse que le Maire faillit être renversé ; celui-ci, au bord de l'apoplexie, se mit à hurler quelques insanités moyenâgeuses à leur rencontre :

- Paltoquets, gibiers de potence, coupe-jarret, vous finirez au bagne !

Le car de la gendarmerie ne tarda pas ; comme par un effet de concurrence, celui-ci filait encore plus vite que la voiture des soldats du feu. Las du boucan qui résonnait sur son lieu de sieste, le chat du pont miaula sa désapprobation envers les agissements de l'engeance des excités à deux pattes puis, se mit en quête d'un endroit plus paisible pour finir sa sieste. Les pompiers avaient fait le voyage pour rien, les cultures trafiquées avaient été réduites à néant. Par acquis de conscience, les soldats du feu balancèrent tout de même quelques hectolitres d'eau pompés dans la rivière sur les fumerolles qui s'échappaient encore du brasier à l'agonie. Les pandores constatèrent les dégâts et

commencèrent à mener l'enquête sur les circonstances du drame. Peine perdue, personne n'avait rien vu, et pour cause : au moment des faits tout le monde arrosait la noce. Au bout d'un moment, un brigadier, frustré de ne pouvoir rien tirer des déclarations de la population, demanda à son supérieur si, vu les instructions venues d'en haut, ils ne pouvaient pas rentabiliser leur venue en distribuant des procès verbaux pour ivresse sur la voie publique. Le commandant de l'escouade l'en dissuada, impossible de prendre le risque de déclencher une émeute sous prétexte de rendement immédiat, mieux valait se poster dans les recoins des villages avoisinants en attendant la fin des agapes, le contrôle routier, c'était du résultat assuré, fallait faire du chiffre ! Une fois leur rapport rédigé, en trois exemplaires, les forces de l'ordre se retirèrent. Jean s'apprêtait à rejoindre Mully lorsqu'une main solide et quasi divine se posa fermement sur son épaule.

- Mes félicitations, s'enthousiasma le Père Domartin qui revenait des lieux de l'incendie, çà c'est du travail d'orfèvre, il ne repoussera plus rien là bas avant des lustres !

Jean serra vigoureusement la main de l'ecclésiastique et répliqua :

- C'était pas un travail, c'était un devoir, je ne pouvais pas faire autrement, et puis j'ai été épaulé par un sacré commando, parole !
- D'ailleurs, il vaut mieux que toute la production soit complètement carbonisée, je suis certain que des nigauds n'auraient pas manqué d'aller se faire une dégustation de patates à la braise !

Un rire tonitruant secoua simultanément la paillasse des deux bougres. Le maire, éprouvé par les évènements, rentra chez lui soutenu par deux de ses obligés. Le curé lui fit un signe de compassion qui ressemblait à s'y méprendre à un foutage de gueule en règle. Le "bébert" observa les rigolards d'un regard empreint de panique, le respect de la particule se perdait, l'autorité foutait le camp, dans sa tête envahie par la migraine, le chœur des réactionnaires chantait à tue tête leur refrain incantatoire : "tout va à veau l'eau !" Le Père Domartin prit congé :

- Bon, c'est pas tout ça, mais maintenant, il faut que j'aille faire mon Saint Christophe, je vais récupérer les clés de ceux qui sont venus en voiture, je leur rendrais demain matin, quand il fera jour. Je vais aller chercher des couvertures au presbytère...

Il lança un œil taquin au premier personnage du village.

- Notre brave Maire ne pourra pas refuser l'hébergement de tous ces citoyens en détresse dans la salle des fêtes. N'est-ce pas ?

Durant quelques secondes, le seigneur des lieux sentit confusément son trône vaciller.

- Tiens, prends un cigare, fit le curé à l'adresse de Jean, j'en ai encore une caisse à écouler avant la livraison du mois prochain ; la consommation d'eau bénite est en forte progression chez mes frères cubains !

Le Maire fut ramené dans ses appartements dans les plus brefs délais, la syncope guettait.

- Pffff..., se désespéra l'ecclésiastique, cet homme là est au bout du rouleau. Ce qui nous manque, c'est un Maire jeune et énergique pour finir avec les combines monarchiques qui plombent la vie du village ; il s'agirait d'accomplir une sorte de nouvelle révolution française. Mais une révolution pacifique bien sûr, pas question de tomber dans les regrettables excès du passé !

Jean alluma son cylindre de tabac, tira nonchalamment une ou deux bouffées en regardant d'un air goguenard les dernières fumées sombres montant à l'horizon.

- Il nous faudrait un type un peu dans ton genre, reprit le père, en désignant le bidasse de la pointe de son Havane...

Jean faillit avaler son cigare, un nuage de fumée jaillit de ses narines, il se mit à pétuner à la manière de Cyrano. Il reprit sa respiration tant bien que mal et se racla la gorge.

- Moi, bredouilla-t-il, mais j'ai jamais fait ça comme boulot..
- L'occasion fait le larron comme disait Jésus sur le mont du Golgotha à ses deux compagnons d'infortune !
- Mais au nom de quoi les gens du village voteraient pour moi, je n'ai pas d'instruction, ça compte ça, non ?
- Tais-toi, s'enflamma le bon père, tu as tout ce qu'un bon Maire rural a pour servir ses citoyens ! Je t'ai vu travailler comme un bœuf du soir au matin, creusant des sillons bien droits, tu aime la terre, tu connais les saisons, tu sais t'occuper des bêtes, tu sais poser des collets, pêcher, ramasser les champignons ! Avec tout ce savoir et ces qualités, tu pourrais régler n'importe lequel des conflits se posant dans la commune ! Je mettrais ma main au feu que les gens d'ici t'écouteraient, tu saurais leur parler avec leurs propres mots...

Jean secoua son cigare et se mit à se gratter le menton d'un air pensif. La proposition du curé qui, d'un prime abord, l'avait plongé dans la plus profonde perplexité, faisait son bonhomme de chemin dans les détours escarpés de sa conscience. Avant de prendre congé, le père Dommartin assena une tape amicale dans le dos de Jean et rajouta :

- Et puis en cas de force majeur chacun pourra compter sur toi, je t'ai vu, avec l'aide de tes compères réduire ce champ pourri en misérable petit tas de cendres, ça mérite le respect, plus que ça même, de l'admiration !

- Mais et l'orthographe, il faudra bien que j'écrive aux gens pour les affaires courantes...

- Je te ferai faire des dictées avec les textes de la bible, tu apprendras à écrire le bon français tout en travaillant à sauver ton âme, ça fera d'une pierre deux coups.

Le père pointa son index en direction du ciel.

- Il y a quelqu'un là haut qui aimerait bien que tu répondes favorablement à ma requête.

La messe était dite.

- Réfléchis à ce que je viens te dire, conclut le saint-homme, les élections municipales c'est dans six mois, si tu décides de te lancer, tu pourras compter sur mon soutien et sur celui de pas mal de gens, tu le sais bien, va en paix mon frère...

Les deux complices se serrèrent la main puis, chacun regagna ses pénates.

-XI-

Au "refuge", Mully était en train de préparer ses bagages. Celle-ci continua à s'affairer, sans adresser un regard à son complice qui venait d'entrer. Ses yeux étaient rouges et sa mine pâle comme une flaque de lait. Elle lâcha d'une voix froide et monocorde :

- J'ai appelé Max, le taxi, pour qu'il vienne me chercher, il sera là dans un petit moment, il faut que je rentre aux Etats-Unis pour remettre mon rapport...

Le conscrit écrasa son Havane dans l'évier (il fallait éviter à tout prix les provocations anti-américaines) et prit une mine préoccupée :

- Et moi, il va falloir que je retourne en cabane ?
- Toi, à partir de today, tu es libre, j'ai fait le nécessaire : dans quelques jours tu recevras ton avis de démobilisation et tu retourneras dans le monde de les civils.

Une petite flamme s'alluma dans l'œil de Jean :

- Mince de mince, pour une bonne nouvelle, ça c'est une bonne nouvelle !
- C'est normal, tu as fait ce qu'on t'avait demandé, la mission a réussie au-delà de tous mes espoirs. Pour expliquer que le lopin de terre des potatoes a cramé, dans mon rapport, j'écrirais dans mon rapport qu'une bande de terroristes équipés d'armes de destruction massive s'est fixé l'objectif de réduire à néant tous les champs O.G.M. plantés dans le monde, les actionnaires de la Food Factory ne vont pas tarder à réagir ! Ça va refroidir leurs ardeurs expérimentales de savoir que leurs très chers dollars risquent de partir en fumée !
- Des armes de destruction massive, s'étonna Jean, mais qui va gober ce genre d'âneries ?

Mully boucla sa dernière valise en souriant.

- T'inquiète pas, on a déjà déclenché des guerres pour le même genre de motifs bidons, ça va marcher, crois-moi. Et toi qu'es ce que tu compte faire maintenant ?
- La Jeannine et Marcel m'ont demandé si je voulais travailler avec eux, ils commencent à prendre de l'âge et ils auraient besoin d'un bon coup de main pour tenir leur établissement ; ils m'ont même proposé de prendre la chambre de leur fils François, un fabricant de bouffe exotique qui est parti travailler à Paris...
- Alors tout va bien pour toi, ça s'arrose !

Mully s'empara de la dernière bouteille de Champagne de la réserve avec la fougue d'un soudard assoiffé. Jean continua, un sourire au coin des lèvres.

- L'année prochaine c'est les municipales, le père Domartin m'a soufflé à demi-mot qu'il me soutiendrait si je me présentais, je compte aussi sur le père Timber, Jeannine et quelques autres...
- Félicitation, pour quelqu'un qui manquait d'assurance, t'as repris "du poil de l'animal" !
- On dit : "du poil de la bête" fit Jean tandis que sa complice défaisait, d'une main pétrit de sa nouvelle expérience, le muselet du bouchon de la bouteille de Champagne.
- De mon côté, je vais me débrouiller pour que tes supérieurs effacent tes incartades de ton livret militaire, peut-être même que je pourrais te faire avoir une récompense pour services exceptionnels rendus à la nation, ça pourrait t'aider pour l'élection !

Jean jubilait. Le bouchon de la bouteille de Champagne sauta.

- A la santé du futur Maire ! s'exalta Mully après avoir rempli deux verres à ras bord.

Les deux complices trinquèrent. Ils firent couler les cascades de bulles pétillantes dans leur gorge, serrée par l'émotion de devoir se séparer. Ils avaient encore tellement de choses à se dire.

Le bidasse prit la main de son officier préféré et se lança :

- Avant que tu partes il faut que je fasse voir quelque chose, c'est à deux pas d'ici...
- Ça m'a l'air d'être important, je suis impatiente de voir de quoi il s'agit...

Le couple, la main dans la main et les yeux tournés dans la même direction, longèrent la rivière jusqu'à un herbage où une douzaine de vaches travaillaient dur des mandibules. Jean écarta

légèrement la barrière qui fermait le pré, la chaîne avait juste assez de jeu pour qu'un individu assez mince s'y faufile.

- Suis-moi, fit le guide...

Les bovins, qui n'avaient qu'un sens très limité de la notion des distances, regardèrent les deux visiteurs se diriger vers le centre de leur territoire avec placidité.

- Assied-toi, fit Jean, après qu'ils eurent fait quelques pas sur le tapis végétal.

Les deux explorateurs s'installèrent sur l'épaisse couverture d'herbes tendre subtilement parsemée de boutons d'or et de bouses odoriférantes. Le bidasse murmura.

- Quand j'habitais le village, c'est ici que je venais me réfugier les jours où je n'avais pas le moral. Regarde les vaches, de temps en temps elles s'arrêtent de paître pour se faire des papouilles ; chaque fois ça me fait quelque chose, il paraît que ça vient du fait que je suis orphelin depuis tout petit, en tout cas c'est ce que m'a dit le psy de la prison...

Un des bovidés, qui s'était approché du couple, passa subrepticement un coup de langue râpeuse sur le visage de Mully.

- Bravo !, exulta Jean, elles t'ont adoptée !

Passée la surprise, l'officier s'essuya avec le coude en riant. Jean tendit le bras, cueillit une fleur rouge à portée de sa main, puis, la tendit à Mully.

- Tiens c'est un coquelicot, on en voyait plus ces temps ci à cause des pesticides, s'ils reviennent c'est signe d'espoir...

Mully mit la fleur à sa boutonnière puis posa délicatement ses mains sur les épaules de Jean. D'un geste d'une infinie lenteur, elle approcha sa bouche de celle de son vis-à-vis. Au moment de la rencontre de leurs lèvres, leurs yeux se fermèrent pour goûter plus encore le doux impact, leurs âmes fusionnèrent en une éternité trop courte. Le parfum de la terre et des cieux les enrobait de leur protection. Puis Mully se recula lentement, un infime claquement humide retentit dans l'air léger et cotonneux. Jean mit un long moment avant de rouvrir les yeux ; encore enveloppé par une onde de chaleur pleine de promesses à venir, il tenta de parler :

- Je voulais...

Mully lui barra la bouche d'un index tremblant :

- Ne dis, rien, je reviendrais, je te le promets...

Peu à peu, Jean reprit son souffle ; en un éclair, sa vie avait basculé de l'ombre à la lumière ! Une lueur brillait dans les yeux de Mully, on aurait dit des paillettes en suspens.

- Dans trois mois, fit-elle, d'une voix qui hésitait entre le rire et les larmes, j'ai le droit à une permission longue durée, ça fait des années que je n'ai rien pris, je viendrais te donner un coup de main pour ton campagne électorale ! On ira manger du sanglier avec le Père Timber et tu me présenteras à Jeannine. Si quelqu'un d'autre que ta bande de complices te demande pourquoi je suis partie aussi précipitamment, tu diras que c'est pour le décès d'un de mes parents, il ne faut pas que quelqu'un fasse le lien entre mon départ et les événements récents.

Les deux compères se levèrent en silence et rentrèrent à la ferme des Aymis. La bas, en haut de la côte qui descendait vers le village, Jean aperçut alors le signe funeste de la séparation, celui qui allait le laisser dans le désarroi pour un bon bout de temps : le taxi de Max... En deux temps trois mouvements, les bagages furent chargés dans le coffre. Le chauffeur gardait le silence, à peine grogna-t-il un "b'jour" inaudible entre ses dents serrées par l'incivilité qui caractérisait les prétentieux. Compte tenu de la présence de Max, les adieux du couple furent des plus conventionnels. L'officier tendit la clé de la ferme à son complice.

- Voici les clés de la maison, soldat Naymard je suis contente de vous, vous m'avez parfaitement épaulée dans ma mission...

Elle tendit la main à Jean et lui serra en souriant malicieusement. Quelques secondes après, le taxi démarrait. A l'arrière l'officier se retourna et fit un clin d'œil complice. Le cœur battant, Jean fit un petit signe, ses doigts tremblaient. Jeannine arriva.

- Qu'es-ce qui se passe, pourquoi elle part déjà ?
- Il faut qu'elle rentre immédiatement en Amérique pour remettre son rapport sur sa mission, le plus dur ça va être de faire avaler un bobard à ses supérieurs pour l'histoire des patates cramées.

Jeannine essuya ses yeux. Le bidasse prit un air grave.

- Ecoutes-moi, c'est important. Si quelqu'un te pose la question de savoir pourquoi elle s'en est allée si vite, il faudra dire que c'est à cause du décès de son père. Nous ne sommes qu'une poignée à connaître la vérité...

- La pauvre petite, fit la brave femme, j'espère qu'elle ne tardera pas trop à revenir nous voir.
- C'est prévu, dans trois mois elle sera en permission, ça va me paraître une éternité.

Le bidasse poussa un long soupir puis, puis posa les mains sur son estomac, en faisant mine d'avoir faim, et lança :

- En attendant moi j'ai un petit creux, et avec tout le boulot qui m'attend ici, il faut que je reprenne des forces, est-ce que tu as encore du hachis Parmentier ?
- Pour sûr que j'en ai, s'étrangla Jeannine, mais après ce que tu m'as dit hier !
- Mais tes patates à toi, c'est pas la même chose, ça constitue même un exemple, ça prouve qu'on peut manger des choses produites sagement et qu'on peut les consommer sans avoir à souscrire une assurance vie à chaque repas !

Le visage de Jeannine se barra d'un sourire béat.

- On va te faire réchauffer ça, s'amusa-t-elle, je vais déboucher une bouteille de Bordeaux pour faire glisser...

Le regard des nouveaux associés convergèrent vers un point de l'horizon. Là-bas, le taxi disparaissait de l'autre côté de la colline. Jean passa sa langue sur ses lèvres, il se régala du goût que lui avait laissé le "kiss" de Mully : un goût de fraises sauvages, pour toujours...